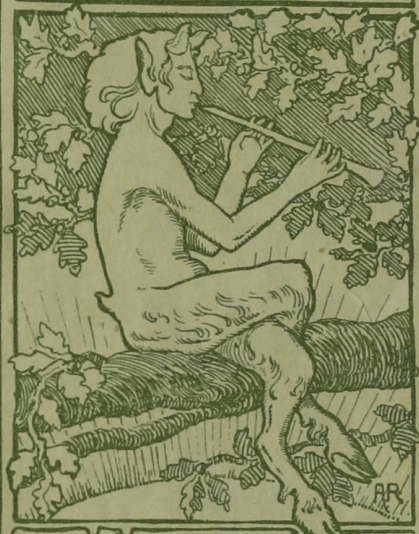


ML  
1334  
A

·EX LIBRIS·



WITHOUD  
WECKHOUD  
EIKHOUD  
EËKHOUD

ML

A

4334



*JULES DESTRÉE*

**Quelques Histoires  
de Miséricorde**

A. Bruxelles, chez l'Éditeur Veuve Larcier  
26-28, rue des Minimes  
1902



à mon très grand vœu et avec le plus grand plaisir

~~de~~

**Quelques Histoires**

**de Miséricorde**

## ÉCRITS DU MÊME AUTEUR :

### DROIT ET BARREAU

- La Littérature au Barreau*, discours de rentrée à la Conférence du Jeune Barreau. — Bruxelles, Larcier, 1886.
- L'assistance judiciaire*, rapport présenté à la Fédération des Avocats belges. — Bruxelles, Larcier, 1889. — Seconde édition augmentée en 1902.
- De la poursuite pour honoraires*, idem. — Bruxelles, Larcier, 1891. (En collaboration avec M. André.)
- Du Concordat préventif de la faillite*. — Commentaire pratique de la loi du 21 juin 1887. — Bruxelles, Larcier, 1892. (En collaboration avec M. Lowet.)
- Paradoxes professionnels*. — Bruxelles, Larcier, 1893.
- Boissons et Denrées*. — Code comprenant les lois, règlements et arrêtés relatifs à la fabrication et au commerce des substances alimentaires. — Bruxelles, Larcier, 1893.
- Calcul et Évaluation des dommages-intérêts dus aux victimes d'accidents*. — Bruxelles, Larcier, 1899. — Deuxième édition augmentée, 1902.
- De la Protection des yeux dans l'Industrie*. — Bruxelles, Larcier, 1900. (En collaboration avec M. Biernaux.)
- Les Accidents du travail*, exposé et critique du projet déposé par le Gouvernement belge. — Bruxelles, 35, rue des Sables, 1901.

### SOCIALISME

- Art et Socialisme*. — Bruxelles, 1896. Librairie du « Peuple », 35, rue des Sables.
- La Fédération démocratique de Charleroi*. — Charleroi, 1897, aux bureaux du « Journal de Charleroi », rue du Collège.
- Le Calvaire des vieux travailleurs*. — Charleroi, 1897, idem.
- Le Socialisme et les Femmes*. — Bruxelles, 1897. Librairie du « Peuple ».
- Préoccupations intellectuelles, esthétiques et morales du Parti ouvrier belge*. — Paris, « Revue socialiste », 1897.
- Le Socialisme en Belgique*. — Paris, Giard et Brière, rue Soufflot, 1898. (En collaboration avec M. Émile Vandervelde.) — Seconde édition mise à jour en 1902.
- Socialismes*. — Bruxelles, 1899. Librairie du « Peuple », 35, rue des Sables.
- Bibliothèques ouvrières*. — Bruxelles, 1901. Id.
- Renouveau au théâtre*. — Bruxelles, 1902. Id.
- Révolution verbale et Révolution pratique*. — Bruxelles, 1902. Id.

### LITTÉRATURE ET ART

- Lettres à Jeanne*. — Bruxelles, Monnom, 1886.
- Imagerie japonaise*. — Bruxelles, Monnom, 1888.
- Les Chimères*, édition illustrée d'estampes de Redon, De Groux, M. Danse. — Bruxelles, Monnom, 1889.
- Henri De Groux*. — Gand, Siffer, 1891.
- Odilon Redon*. — Étude critique et catalogue. — Bruxelles, Deman, 1891.
- Journal des Destrées*. — Bruxelles, Lacomblez, 1891.
- Notes sur les Primitifs Italiens*. — Bruxelles, 1893. En cours de publication dans « l'Art moderne ».
- Une campagne électorale au pays noir*. — Bruxelles, Lacomblez, 1895.
- Les Œuvres d'art dans les églises*. — Bruxelles, 35, rue des Sables, 1896.
- Les Écrivains belges contemporains*, syllabus d'un cours à l'Extension Universitaire. — Bruxelles, 1897.
- Bon-Dieu-des-gaulx*, étude d'âme et de paysage au pays noir. — Paris, 1898.
- Sur quelques peintres de Toscane*. — Bruxelles (Dietrich) et Florence (Alinari), avec eaux-fortes de M<sup>me</sup> Jules Destrée, 1899.
- Sur quelques peintres des Marches et de l'Ombrie*. — Bruxelles (Dietrich) et Florence (Alinari), avec eaux-fortes de M. A. Danse et M<sup>me</sup> Jules Destrée, 1900.
- Le Secret de Frédéric Marcinel*. — Bruxelles, Larcier, 1901.



*JULES DESTRÉE*

# Quelques Histoires

## de Miséricorde

A Bruxelles, chez l'Éditeur Veuve Larcier

26-28, rue des Minimes

1902



A mes Amis,

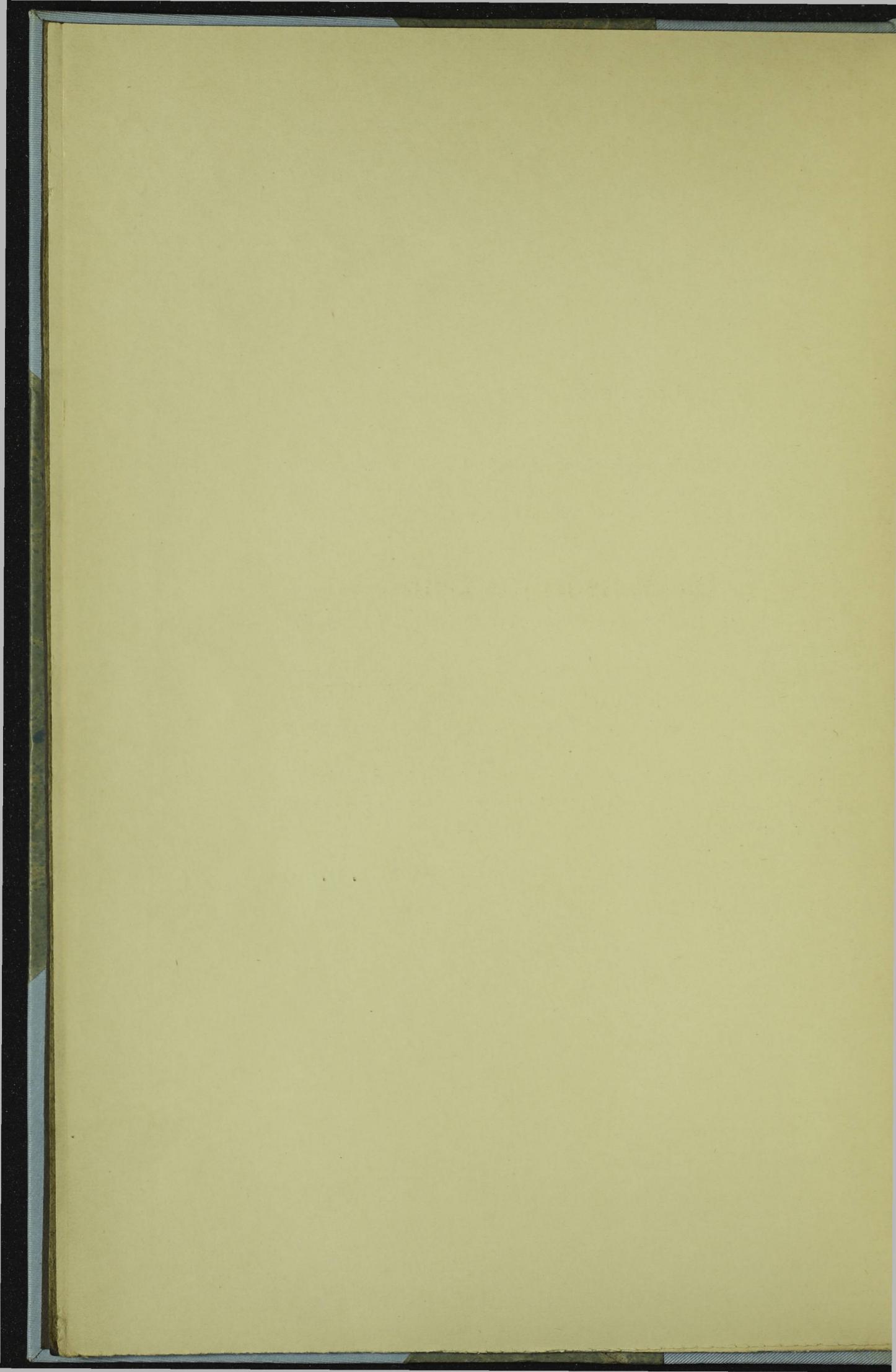
*je voudrais dire quels liens rattachent cette brochure aux Paradoxes Professionnels et au Secret de Frédéric Marcinel. Dans la première, j'ai montré des avocats ; dans la seconde, des juges ; dans celle-ci, des justiciables. Ce sont les trois aspects de la vie judiciaire.*

*Cette vie judiciaire, elle se meut dans le décor du pays wallon, cette admirable Belgique industrielle pour laquelle j'ai voulu dire mon amour filial.*

*Enfin, si l'on veut bien scruter avec indulgence ces diverses pages, on retrouvera dans celles-ci, comme dans les précédentes, la même ambition de bonté, le même acte de foi dans la nécessité de l'amour.*

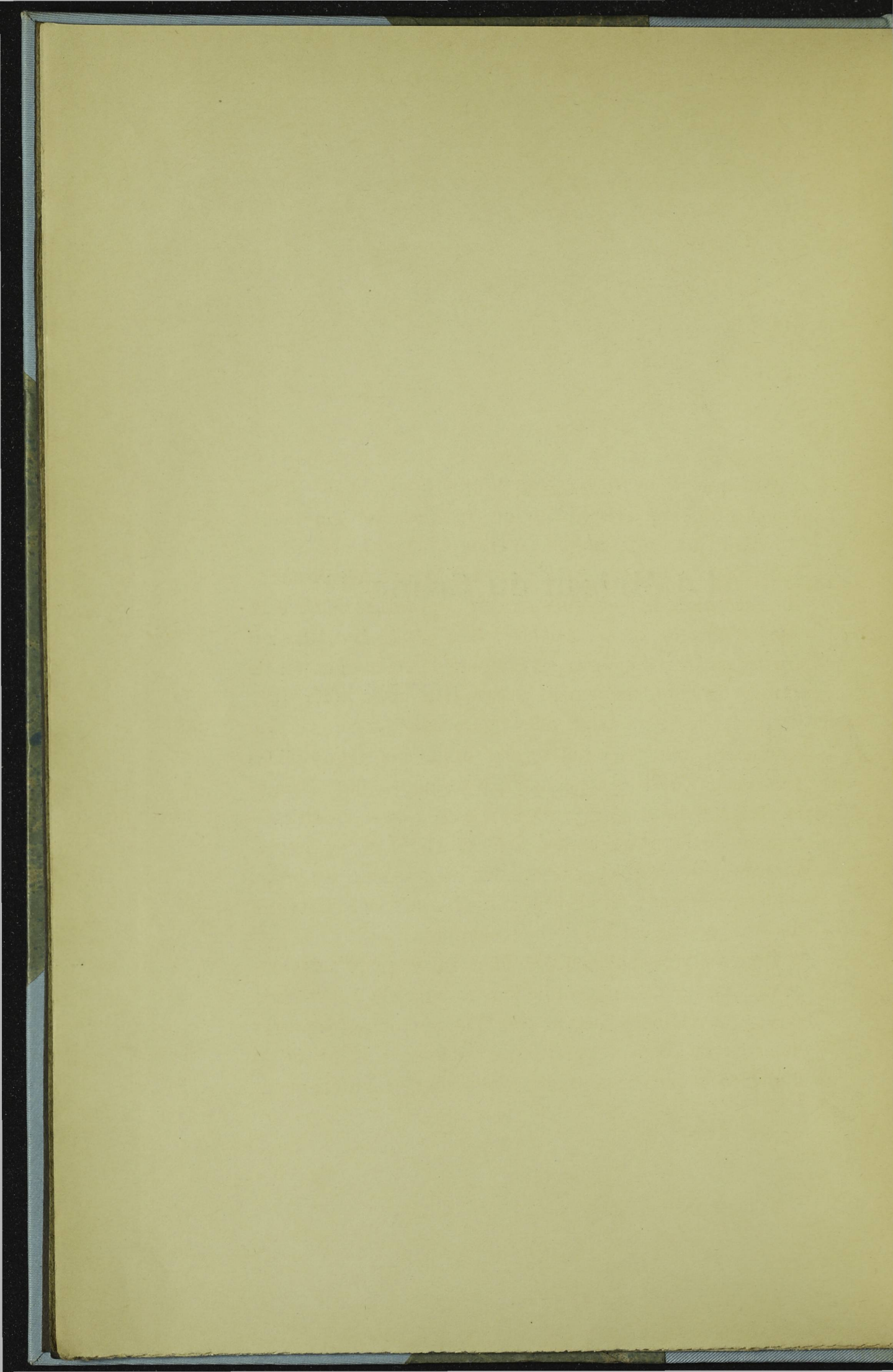
*L'ensemble pourrait donc faire — je n'ai pas la prétention de dire une œuvre, mais un tout, et s'intituler, à tous ces points de vue : EN MON PAYS.*

J. D.



# La Maison du Crime

Au poète M. MAETERLINCK.



*Vox populi, vox Dei.*

Lorsque, vers 1873, Napoléon Dupuis avait acheté l'enclos funèbre, avec l'intention, maintes fois annoncée, d'y bâtir, une réprobation générale avait soulevé l'alentour. C'était, entre la grande route et la tranchée profonde du chemin de fer, un sinistre coin de verdure sombre au pied d'un très ancien calvaire. En haut, dans une nef fruste, un Christ grossier saignait sur la croix flanquée de statues de saints naïvement barbouillées et de prétentieux bouquets de fleurs artificielles. Vers son agonie, processionnaient, sur deux rangs, des sapins noirs, immobiles pèlerins de deuil ; et en un coin, ils se massaient plus noirs et plus lugubres, plus vigoureux aussi dans un sol exagérément fertile. Là, depuis le mois d'août 1833, trente-huit mineurs, noyés par une soudaine irruption des eaux souterraines dans les galeries d'un charbonnage à présent disparu, dormaient leur dernier sommeil.

Quand arriva cette épouvantable catastrophe d'autrefois, ce fut, par tout le pays, une longue angoisse consternée. Avec une violence inouïe, les eaux nocturnes, les eaux meurtrières s'étaient précipitées dans les travaux de la houillère et nul de ceux qui y peinaient ne put échapper

aux affreux torrents tourbillonnants. Pendant des jours et des jours, et des nuits plus longues, des fils avaient appelé leur père; aux abords de la fosse, avaient sangloté des mères et des veuves...

Et lorsqu'on put les retirer, les pitoyables victimes, ils revinrent à la lumière, livides, bleus et verts, hideux et gonflés, pauvres noyés loin du soleil! et bien vite, ensevelis dans leurs habits de labeur comme des soldats en un drapeau, on creusa un vaste trou carré où fraternellement ils s'étendirent tous, sous la bénédiction du vieux Calvaire. Le village entier y vint s'agenouiller pour les trépassés.

Puis les sapins grandirent puissants et forts. Puis le vent passa dans leurs feuilles frémissantes, éparpillant dans les airs le souvenir de ces vaillants...

Et cet endroit, d'abord perdu dans la campagne, près d'un chemin solitaire, peu à peu s'entoura de maisons, d'usines fiévreuses, dans l'afflux d'une population croissante et changeante, véritable poussière humaine tassée là par le souffle des industries prospères. Et, par degrés, s'adoucit la tristesse, l'effroyable commotion à demi s'oublia; il resta seulement pour ce lieu une vénération vague, qui faisait se signer le passant attardé quand la lune brillait au travers des sapins noirs...

Plus tard, à la suite du prodigieux développement de l'activité de cette région, on dut élargir la tranchée du chemin de fer; mais elle s'arrêta précisément à côté de la



sépulture. Ceux dont les parents gisaient là purent croire que, pour jamais, les martyrs du Travail, de ce travail qui faisait au pays une grandeur éclatante et brusque, reposeraient là du repos qui ne finit point, au ronron incessant des wagons lourds roulant sans trêve, reposeraient jusqu'au retour impalpable à la grande nature, par les bruissements des sapins et les pleurs de la pluie...

Aussi, il y eut de l'étonnement d'abord, puis un blâme très énergiquement accentué quand on apprit le sacrilège projet de Dupuis. Une ambition opiniâtre excitée par la vanité d'une ménagère coquette, lui avait inspiré le désir tenace de s'élever au-dessus de sa condition inférieure de prolétaire. A des clauses dérisoires, il avait acheté ce terrain improductif et se promettait d'y avoir bientôt sa maison. Spéculation qui parut odieuse à beaucoup.

Bien qu'il fût ouvrier excellent, sobre, économe, entreprenant, généralement aimé, tout à coup, il vit tiédir les affections qui l'entouraient et plusieurs s'écartèrent de lui,

Esprit fort, il ne s'en soucia guère. Les beaux sapins, il les abattit sans hésitation ; des branches, il fit des fagots et garda les troncs pour la carcasse de sa demeure future. Des bois meurtris, s'égouttèrent de longues résines vermeilles, comme des larmes et comme du sang, de ces arbres grandis dans la chair et le sang des houilleurs...

Lui-même, sa journée faite, vint aider les terrassiers... Malgré cette ambition qui lui gonflait le cœur et sa suffisance d'esprit fort, il eut une sensation glaçante, et l'effroi

subit de la chose qu'il faisait, un jour que le fer de sa bêche enfonça dans un crâne. Il lui sembla confusément qu'il avait commis un forfait, — comme s'il eût à nouveau tué ce mort, — et que sa vieille honnêteté n'était plus entière.

Mais il était trop loin déjà pour s'arrêter, et cette impression se dissipa rapidement. Presque narquois, il déterra les crânes et les fémurs, les humérus et les tibias, dont quelques-uns s'enfonçaient encore dans de massives bottines que les vers n'avaient pu manger, et cela fit un grand tas d'ossements, couronné de têtes de mort, aux dents branlantes, qui ricanaient d'un rire furieux et menaçant. On les porta dans le cimetière communal, au milieu des murmures des habitants indignés. Il n'est pas bon de troubler le sommeil des morts, disaient les vieux du village; malheur arrivera au téméraire...

Et d'autres histoires furent en même temps rappelées. De bizarres coïncidences avaient fait à cet endroit une renommée de superstitieuse terreur... En 1855, un enfant avait été frappé, en plein front, d'une pierre lancée par une main restée inconnue, tandis qu'il priait sur les marches du Calvaire, et le pauvret était mort dans les bras de sa mère terrifiée, la tête trouée d'une étoile rouge.

— Douze ans plus tard, trois ouvriers, qui avaient recherché sous l'ombrage funeste des sapins un abri contre un formidable orage, avaient été gravement blessés par la foudre...

Vraiment cette terre était toute marquée de douleur

humaine, et, par un magnétisme étrange, attirait le malheur...

La maison, pourtant, s'édifia. Briques plâtrées de terre glaise et retenues par des montants en bois; baraque chétive composée d'un rez-de-chaussée et d'un grenier, elle parut superbe comme un palais à Dupuis, dans sa joie vaniteuse de propriétaire. Il y vint s'installer avec sa femme et ses enfants. Avec ses dalles rouges bien lavées et festonnées de sable, ses cuivres reluisants, ses meubles bien nets, et des rideaux blancs aux fenêtres, la bicoque eût semblé presque gaie, n'eût été le goudron dont Dupuis avait cru devoir la badigeonner pour protéger, contre la furie des averses, les murs minces, et qui la faisait toute noire, comme en deuil...

Le blâme public persista.

Les premières satisfactions de l'aménagement passées, Dupuis, qui avait compté sur l'estime de ses camarades, — et sur leur envie — le plaisir de se voir jaloué étant pour moitié dans le bonheur du propriétaire, — fut très affecté de les voir se détourner de lui, avec une gêne manifeste. Ayant remarqué qu'à son entrée les conversations se taisaient et qu'un silence contraint l'accueillait, insensiblement il cessa de fréquenter les estaminets où il pouvait rencontrer des amis. Il devint taciturne et morne, s'enferma dans sa noire baraque, exagérant, par une susceptibilité douloureuse, la répulsion qu'il excitait. Son front s'inclina,

traversé d'un gros pli soucieux. La mélancolie s'abattit comme un oiseau triste sur la demeure, où les enfants paraissaient plus silencieux et plus graves... Sa haute taille se courba et ses cheveux blanchirent ; il allait comme un homme qui porte un remords...

Un dernier espoir lui restait : il travaillait maintenant avec rage, accumulant les économies, comptant sur la bassesse naturelle des humains pour retrouver, par le prestige de l'or, la considération qui lui manquait...

Un jour, la malignité ambiante se précisa dans une lettre anonyme, lâcheté fréquente en nos plèbes wallones, lui révélant son malheur conjugal : sa femme le trompait, dissipait les écus, péniblement assemblés, avec un de ses compagnons d'atelier, un des rares qui ne lui eussent pas tourné le dos. Il les épia, et acquit peu à peu, à l'aide d'indices mal précis, la triste conviction que l'hostile dénonciateur n'avait point menti...

Il n'eut point de colère, mais un grand accablement. Il comprit que sa vie était ratée et, impuissant à démêler les causes, il songea, un soir, que c'était peut-être la vengeance des trépassés. L'idée traversa son cerveau, fut rejetée, puis reprise et s'y implanta bientôt avec la force d'une certitude.

Dès lors, il se sentit mal à l'aise dans cette maison, cause de son isolement et de la débâcle lamentable de son existence. Il eut de fantastiques cauchemars ; il rêvait qu'il entendait tous ces morts, dessous lui, chuchoter et se plaindre de leurs tombes profanées ; il les sentait s'agiter, se remuer pour soulever l'oppressant fardeau des murailles ; et souvent, quand il prenait un verre, un

outil, un objet quelconque, il avait l'hallucination furtive de toucher des ossements. Les chambres lui paraissaient hantées ; il sursautait au craquement des meubles ; et, à la tombée du jour, dans les coins obscurs, il croyait voir des apparences troubles qui s'enfuyaient. Il n'osa plus descendre à la cave ni rester sans lumière. Avec une acuité extrême lui revint le souvenir, perdu dans les profondeurs de sa mémoire, de l'impression atroce de la bêche entrant dans le crâne, et il conclut qu'ayant tué déjà, il devait tuer encore.

Tout ce travail mental dura six mois, un an, deux ans peut-être, qui sait ! Sombre et silencieux, toujours replié sur lui-même, farouche comme une bête blessée, ne causant plus qu'avec ses visions, qui dira la progression du détraquement de cette pauvre cervelle ? Il acheta un revolver et le mit sous l'oreiller...

Une nuit de septembre 1878, alors que passait le tonnerre des trains dans la tranchée du chemin de fer, il contempla quelque temps le sommeil calme, à ses côtés, de sa femme infidèle, et, *avant de faire la chose qui devait être faite*, effleura d'un baiser de pardon les cheveux dénoués ; puis, obéissant au Destin, il lui plaça doucement le canon de l'arme contre la tempe et lui cassa la tête. Avec la même résignation à l'Inévitable, il se tira deux coups de revolver dans la bouche. Les détonations se perdirent dans le tapage de la gare voisine. Réveillés, les enfants accoururent, mais Dupuis, qui râlait, leur fit signe de se taire. Et, jusqu'au matin, ces petiots, muets d'angoisse et ne comprenant pas, restèrent tremblants devant le lit tout rouge, avec leur mère assassinée, et leur père agonisant,

la figure ouverte..., toute une longue nuit dont le silence se coupait, par instants, du grondement des trains et des sifflets stridents et prolongés, appels plaintifs des locomotives...

Sur un carton, en grandes lettres gauches à l'orthographe impossible et touchante, Dupuis, avant de mourir, avait écrit ce laconique testament : « On laisse tout faire. Venez à présent constater les morts. C'est plus facile à la justice. Et qu'il continue ses méfaits. Dieu lui fera son compte. » A dater de ce temps, la tragique baraque ne porta plus d'autre nom que la *Maison du crime*.

Et l'on eût dit, en vérité, que sur elle planait une malédiction. Alléché par l'appât d'une location infime, un cabaretier de mœurs douteuses, dit Jean de la Viole, s'y vint établir et alluma, les soirs, au-dessus de la porte d'entrée, une lanterne rouge qui saignait sur la route et annonçait le taudis aux passants. Il eut des servantes aux complaisances faciles et des commères de renfort qu'il faisait venir du voisinage, aux époques de grande débauche, quand le salaire des « quinzaines » se dissipait stupidement pour des breuvages et des caresses également impurs. Une viole piaulait très tard dans le bouge et parfois on y dansait d'obscènes rondes.

L'attention fut tout à coup attirée de nouveau sur la *Maison du crime*. Une des servantes du tenancier avait été l'unique témoin d'une affaire mystérieuse que l'instruction la plus minutieuse n'avait pu éclaircir et qui passionnait l'opinion : un jeune homme disparu, peut-être tué à coups

de marteau dans un estaminet mal famé d'une petite ville des environs. Toutes les recherches avaient été vaines, quand cette femme se décida à parler. Peu de temps après, Jean de la Viole, gêné sans doute de ce tapage et de cette intempestive lumière projetée sur ses allures suspectes, déguerpit pour des pays inconnus.

Des successeurs reprirent la lucrative industrie. Le café borgne, avec son œil rouge qui saignait sur le chemin, s'achalanda de plus belle. Oh ! malheur à l'imprudent qui, aux sons flûtés de la viole et aux sourires des filles, s'y attardait un instant les soirs de paie. Seuil funeste qu'il repassait les poches vides, le cœur lourd et mécontent de sa faiblesse, furieux contre soi-même et prêt à s'irriter contre la femme et les enfants, attendant le pain, et auxquels il ne rapportait rien, rien que des injures et des coups. Le jour durant, la baraque tenait ses volets mi-clos, comme les yeux d'un animal qui digère sa proie, et on s'en écartait avec mépris. Mais le soir, l'attrait fatal du mauvais lieu fit bien des victimes. Que de ménages disloqués, partis à la dérive, d'unions, qui auraient pu être heureuses, brisées ; que de lamentations de femmes délaissées, que de souffrances d'enfants abandonnés, que de vies suppliciées et tordues par la sinistre maison noire ! Mais, aussi, que de malédictions de mères et d'épouses, que de malédictions ardentes sur son toit !

En vérité, cette maison fut bien des fois maudite... L'ignoble métier d'ailleurs a, par lui-même, des dangers. Successivement deux ménages de ces proxénètes orduriers furent frappés par la justice, pour habituelle corruption de mineures. Deux fois, les tribunaux rési-

lièrent, par l'internement dans les prisons de l'Etat, les baux de ces locataires mal chanceux...

*Et il sied d'affirmer ici, semble-t-il, la véracité absolue de cet invraisemblable récit dont les faits, dates et noms mêmes sont d'une rigoureuse exactitude, d'affirmer l'étrange réalité de cette continuité de vicissitudes, afin de faire réfléchir ceux qui pensent, avec Hamlet, qu'il y a plus de choses sur la terre et dans les cieux que n'en expliquent toute la science et les philosophies.*

D'autres encore étaient venus tenter le sort. Ils furent, à leur tour, accusés d'avoir dépouillé, de nuit, par violences et menaces, un batelier nanti d'une somme assez importante. Et, encore une fois, les gendarmes emmenèrent les habitants de la demeure néfaste. C'était en novembre 1889.

La bicoque resta déserte et vide, salie par le goudron et la fumée, sous la tristesse du ciel d'automne où le vent chassait des nuées grises chargées de pluie...

En vérité, ce fut une maison maudite...

On avait démoli le très ancien calvaire et les âmes pieuses en furent scandalisées. La maison de Dieu est par terre, dirent-elles, et celle du Diable reste debout. Mais, cependant, ce qui devait suivre ne fut pas l'expression d'un fanatisme religieux, car la voix de la population entière avait condamné la *Maison du crime*...

Le 10 novembre, une bande de gamins qui passait sur la grand'route jeta des pierres dans les fenêtres, et le bruit des carreaux fracassés les amusant, sûrs de l'impunité dans



l'approbation universelle de la contrée, ils s'attroupèrent. D'autres, et d'autres encore, accoururent. Une centaine, en quelques instants. S'excitant mutuellement, ils prirent d'assaut la baraque. La porte fut enfoncée, et les montants arrachés servirent de bélier pour trouer les murailles. Les briques tombèrent, ouvrant des blessures énormes. Sur le toit, des audacieux enlevaient les tuiles. Toute la façade fut mise en miettes et la charpente vacillante resta seule, avec les murs du fond, comme ces maisons coupées en deux par les boulets sur le champ de bataille.

Instruments inconscients d'une nécessité supérieure, ils étaient persuadés, par une intuition informulée et plus près peut-être de la Vérité définitive que les dédains indifférents et les sentences faciles des esprits superficiels, ils étaient persuadés qu'une expiation était devenue indispensable, et ils la demandèrent, d'instinct, au purificateur suprême, le feu !

Une paille, des brindilles, des déchets de bois flamboyèrent, mais sans violence suffisante pour consumer le bâtiment, qui resta béant, prêt à s'effondrer...

Confusément, les destructeurs se disaient que des vapeurs de vice s'élevaient de ce lieu maudit, que la terre et les murs étaient imprégnés d'influences maléficieuses, comme peuplés d'abominables larves, habités d'esprits élémentaires épiant l'occasion de ravager les âmes faibles...

La population satisfaite approuva. La police, non avertie, laissa faire. Et maintenant encore les ruines sont au bord du chemin.

Le 22 février 1890, la plupart de ces enfants comparaissaient devant le tribunal correctionnel. Par une assez bizarre anomalie, les uns arrivaient là comme témoins, les autres comme accusés, et à l'interrogatoire reconnaissaient tous avoir pris quelque part à ces « actes de vandalisme », avaient dit les gazettes. Tous, de 9 à 12 ans, endimanchés pour cette solennité et un peu tremblants quand ils entendaient le magistrat parler d'incendie, de provocation au pillage, de destruction immobilière, de recel et de vol.

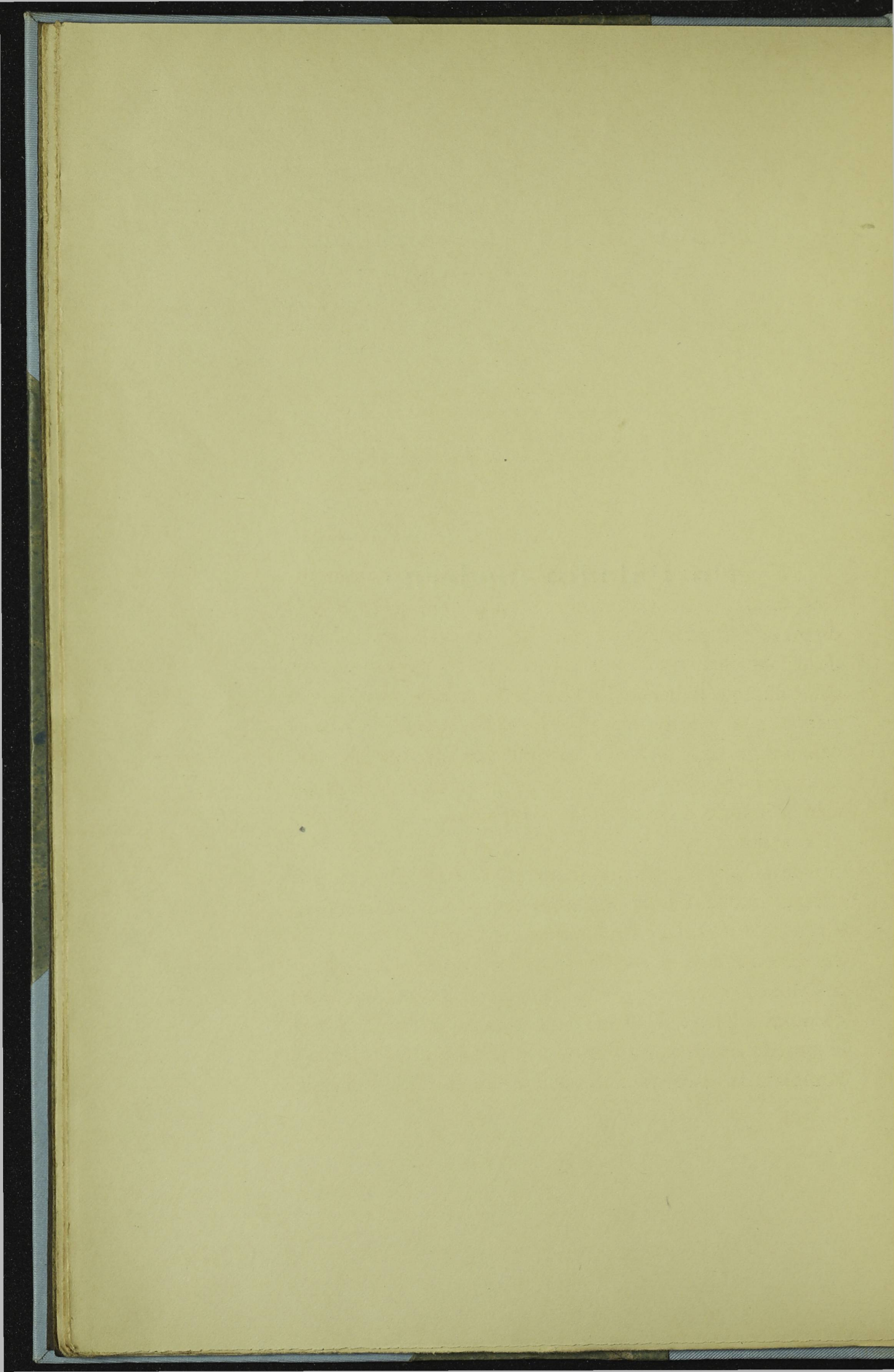
C'étaient de pauvres faces souffreteuses d'enfants. Et une tristesse infinie vous prenait à les voir, si émus, si embarrassés : têtes douloureuses et déformées, comme les figures mal achevées de têtards et d'êtres embryonnaires que dessine Odillon Redon, avec des yeux sans jeunesse et sans fraîcheur, et des teints blêmes révélant les logements étroits, les nourritures mauvaises, le surmenage des ateliers, la vie sans air et sans liberté, le servage du peuple ouvrier...

Après de courts débats, ils furent acquittés. Excellamment, le tribunal déclara qu'ils avaient agi *sans discernement*. Sentence profonde, car nous-mêmes, sommes-nous sûrs de discerner et de comprendre l'aveugle impulsion qui les fit agir?

---

# Un Paladin moderne

A M<sup>e</sup> EDMOND PICARD.



Ils étaient, dans des temps d'oppression, de deuil,  
De honte, où l'infamie étalait son orgueil,  
Les spectres de l'honneur, du droit, de la justice...  
De l'équité suprême, ils tentaient l'aventure...

VICTOR HUGO, *Les Chevaliers Errants*.

... Il y eut dans le public un mouvement d'attention. Des curieux se haussèrent sur la pointe des pieds et tendirent le cou pour mieux voir. Les yeux, les tristes yeux de la cohue lamentable tassée dans le prétoire, s'allumèrent d'une flamme railleuse. En l'enceinte réservée, des journalistes et quelques avocats en robe s'étaient levés et bavardaient à mi-voix. « Avoir, en une Conférence publique, méchamment imputé à un ancien procureur général des faits de nature à l'exposer au mépris public », telle était l'accusation.

Elle surgissait, pousse inattendue, d'un vieux procès presque oublié. C'était une effrayante histoire d'assassinat nocturne : une vieille femme sauvagement massacrée dans des circonstances particulièrement impressionnantes, l'un des plus sanguinaires forfaits d'une association mystérieuse de bandits, à laquelle l'épouvante de la contrée avait donné le nom de *Bande noire*. Deux ouvriers, humbles parmi les humbles, de ces pauvres terrassiers flamands qui semblent

plus voisins de la bête de somme que de l'humanité, avaient été arrêtés, traduits devant le jury et condamnés, malgré leurs protestations entêtées. Jusque sur l'échafaud, car ils avaient été exécutés au milieu d'un grand concours de peuple frissonnant, les deux misérables crièrent leur innocence. Ce fut la dernière fois qu'en ce pays la sentence capitale fut réalisée ; peut-être, qui sait ! par l'inquiétante appréhension d'une irréparable iniquité. Car, chose étrange, inconcevable, voilà qu'après dix ans, après vingt ans, après trente ans, les femmes et les enfants aux noms flétris perpétuaient la solennelle affirmation des condamnés et réclamaient leur réhabilitation.

On se rappelait le zèle exceptionnel, la véritable passion, l'acharnement même, avec lequel le procureur général qui requit, dans ces débats mémorables, l'application des sévérités de la loi, avait poursuivi les accusés. Dans les groupes, d'émouvantes anecdotes étaient contées : des faits où l'inflexibilité du magistrat se nuancait d'une cruauté froide d'inquisiteur. On disait notamment que l'un des condamnés à la prison, au moment suprême où il allait mourir, quand tout recours était inespéré, acceptant *pour lui* avec la résignation d'une lutte impossible, en belle attitude stoïque de martyr, l'inéluctable bourreau, mais — par quelle insolite et merveilleuse fleur d'honneur en cette âme obscure de pauvre diable de terrassier, — s'indignant pour les siens de l'infamante flétrissure, s'était traîné aux pieds du représentant de la loi et l'avait supplié, pour l'orgueil du nom, pour la femme et les enfants, de continuer l'enquête et de rechercher les coupables. Cet appel n'avait pas été entendu. Vraies ou fausses, ces anecdotes

se précisait à propos d'un fait plus récent : la révocation de ce fonctionnaire lors d'une véreuse affaire de finances pour laquelle, cette fois, il avait montré trop peu de zèle.

Quelques magistrats avaient pris place, comme aux grands jours, derrière le tribunal. Un pâle soleil d'hiver filtrait entre les carreaux sales une lumière douteuse. Il faisait tiède. Des odeurs vagues de chairs en sueur et mal-propres passaient par écœurantes bouffées.

Très simplement se tenait le prévenu à la barre pendant que l'huissier faisait l'appel des témoins. Il enleva son manteau et un frémissement sarcastique courut lorsqu'on vit que, par une déférence inusitée, il comparaisait en tenue correcte de soirée : habit noir et cravate blanche. Certains plaisantèrent et annoncèrent un intermède comique. De fait, au premier aspect, il apparaissait un peu comme un fantoche, un pître qui allait amuser les autres du spectacle de ses tristesses.

On cherchait la partie civile. L'affaire venait à la suite d'une plainte d'un héritier du procureur défunt. Sans doute peu flatté de voir remuer de désagréables souvenirs et faire tapage autour de la mémoire d'un ancêtre peu décoratif, le dit héritier avait voulu couper court à une campagne gênante, mais il trouvait superflu d'essayer un panégyrique difficile. Un tribunal de province suffirait, avait-il probablement espéré, pour lier la langue, entre la répression d'un faux témoignage et d'un vol, à ce Don Quichotte importun.

Le prévenu se défendait lui-même. Il sollicita courtoisement du président l'autorisation de se mettre à la barre pour pouvoir compulser ses pièces et son dossier. Le magis-

trat, homme de tact et d'expérience, le lui permit avec douceur.

De suite, il prit la parole et lut, avec un léger accent flamand qui surtout sonnait dans les noms propres, d'une voix d'abord hésitante, raffermie bientôt, une longue conclusion. Il appuyait une main, comme pour annoncer ses preuves, sur un carton gonflé de documents et de papiers.

Et renaissaient des détails sombrés dans les ténèbres du souvenir, revivait ce procès devenu légende et nous nous figurions apercevoir, en le recul trouble de trente années enfuies, la Cour d'assises avec son grand Christ, les deux plébéiens accablés et hagards, les faces bourgeoises des jurés, la Cour, et l'accusateur véhément en sa robe rouge, rouge comme le sang, qui avait coulé, terriblement, avant, terriblement encore, après...

Nous examinions tous le prévenu, de taille moyenne, plutôt petite, avec des extrémités fines, une main qui tremblait un peu, l'allure courageuse sans forfanterie, la figure intelligente mais sans ruse ni esprit, les cheveux noirs où beaucoup de mèches blanches disaient la cinquantaine et des amertumes, le front étroit, l'œil gros et brillant, les lèvres rouges humides de paroles dans le menton entièrement rasé, comme un prêtre...

Défense bizarre que la sienne, bizarre comme lui-même. Avec une intrépidité déconcertante, ses torts il les détaillait, les confirmait, les aggravait. Il demandait à faire la preuve...

L'affaire changeait d'aspect. Ce n'était plus un quart d'heure réservé au rire : le débat avait maintenant un caractère élevé, tout à fait imprévu. Une stupéfaction vous



prenait à l'entendre, mêlée de pitié : certes, c'était vaillant d'attaquer ainsi le taureau par les cornes, d'aller, sans biaiser, à l'avant du péril ; mais l'issue du combat ne pouvait être douteuse. Dans l'engrenage nécessaire des règles étroites fixées par les lois, il devait être broyé et sans doute alors, à son tour, il pourrait se croire, comme les deux infortunés dont il avait assumé la défense, martyr de la justice.

De suite, les gens pratiques -- la majorité -- plainquirent ce détraqué ridicule. D'autres s'enquéraient de son mobile. On le disait -- détail qui confondait la plupart -- désintéressé ; et certes ce n'était pas la veuve du terrassier qui eût pu lui allouer de plantureux honoraires... non plus une de ces générosités professionnelles comme on en voit parfois au Barreau ; il avait déclaré être publiciste, profession vague d'irrégulier, étiquette qui peut couvrir les meilleurs et les plus infimes...

Vraiment, qu'il eût tort ou raison -- et qui pourrait décider ? -- en y songeant, je le trouvais extraordinaire. Depuis des années, il avait voué sa vie à cet ingrat labeur ; il s'était assigné ce but que tant jugeraient dérisoire, réhabiliter la mémoire de deux condamnés, obscurs entre les obscurs et pauvres entre les pauvres. Pour cela il avait écrit, prêché, souffert. Et à cette heure, avec une témérité inouïe, il venait devant des magistrats, fouailler un magistrat, devant des juges, critiquer d'irrévocables arrêts de justice ! Contre lui les minuties du Code, les rigueurs des textes, la nécessité du respect aux décisions souveraines qui doivent être tenues pour vérités, puis ce tenace esprit de corps dont le plus impartial magistrat ne saurait entiè-

rement se dépouiller et qui ne lui permet pas d'entendre sans irritation dire du mal d'un autre magistrat, celui-ci fût-il indigne cent fois et déchu — puis encore, peut-être, la famille du défunt restée puissante... il venait tout braver, sans espoir de récompense, pour *rien*, — un rien qui pour lui était tout, et qu'il croyait être l'équité, cette perfection du Droit.

Une vague sympathie m'attirait vers lui. En définitive, elle était belle son attitude, et si les uns trouvaient matière à railler, d'autres à sévir, moi j'admirais. Sur le fond sombre du correctionnel, ce révolté tranquille prenait des allures de paladin. Qu'ils sont rares ceux qui savent se dégager des mobiles égoïstes et bas auxquels obéit la commune humanité; ceux qui sans utilité immédiate et lointaine se font les champions introublés d'un homme ou d'une idée! Et l'idée fût-elle entre toutes absurde, il reste quelque chose de touchant et de profondément digne de respect dans leur enthousiasme et leur désintéressement. Aux temps lointains de l'histoire légendaire, c'étaient de telles âmes qui faisaient les héros et les martyrs, ceux sacrifiés pour leur Patrie ou pour leur Foi; c'étaient elles qui brûlaient dans les chevaliers errants, faméliques défenseurs des misérables! Aujourd'hui, époque plate et terne, elles passent, sans que nul n'en perçoive la grandeur, sur les bancs correctionnels!

Le président fit remarquer au prévenu avec beaucoup de bienveillance que le ministère public devait prendre communication des conclusions et l'affaire fut remise.

Que devint-elle? Je l'ignore. Des circonstances indépendantes de ma volonté m'empêchèrent d'en suivre les

phases. Mais j'ai gardé longtemps l'impression obsédante de cette étrange figure d'irrégulier à l'air souffrant et bon, à l'accent convaincu d'apôtre, de ce regard qui semblait chercher dans les nuages quelque chimère tenacement poursuivie.

---



# Justice de Paix rurale

A M. LE JUGE VANDEN BORREN.



Le hasard me conduisit, il y a quelque temps, à l'audience de police du juge de paix de D... Il faut, pour parvenir en cette petite bourgade, en dehors des voies coutumières, partir de grand matin, à travers les brouillards denses de cette arrière-saison. En ce jour lent à venir, tout prend une allure bizarre de rêve nocturne et blanc. Les rares passants rencontrés semblent étranges et s'évanouissent dans la brume comme des fantômes. La gare a des aspects imprévus de cave énorme, avec des lanternes qui trouent l'obscurité vague éclairant des figures inconnues de peuple affairé. On se blottit frileusement dans la voiture et tandis que l'heure passe et vous entraîne, on voit peu à peu dans les nuages rosir et jaunir un cercle de clarté, puis un rayon brillant traverse les vapeurs et les dore, et s'épand, et les fait plus légères, plus diaphanes, plus impalpables. Lentement, avec des jeux charmants, des hésitations et des souplesses virginales, elles s'élèvent, se dispersent, s'atténuent sans fin, en pâleurs frissonnantes dans le triomphe du soleil. On a quitté la région des usines et des forges ; on ne voit plus les feux rouges des verreries et des laminoirs, ni échafaudages sinistres des

charbonnages, et toutes les cheminées, nombreuses, diverses et pressées comme des mâts de vaisseaux dans un port. C'est la belle et plantureuse campagne wallone, lavée des poussières et des suies, fertile et grasse, la bonne terre féconde où les copieuses moissons de blé lourd furent faites et où des bras vaillants peinent à présent pour les récoltes des pommes de terre et des betteraves. Des champs soigneusement cultivés s'étendent jusqu'à l'horizon lointain, coupés de prairies, de groupes d'arbres dont les frondaisons d'automne chantent des gammes d'or et de pourpre dans le soleil matinal. Et des fermes opulentes et des villages heureux et prospères...

Le soir, au retour, j'ai eu de nouveau cette impression de terre fortunée, d'un coin béni où la nature semblait avoir permis qu'il fit bon vivre, et dans le calme mélancolique du couchant, ils étaient vraiment beaux ces paysages, en leur sérénité. Le brouillard redescendait sur les champs immenses, adoucissant les couleurs, noyant d'ombre et d'un peu de mystère les détours des sentiers. Ça et là dans l'étendue recueillie et augustement silencieuse, s'élevait, évoquant de chers souvenirs d'enfance, empanaché d'une lourde colonne de fumée traînant dans le ciel, le feu des « fanes » de pommes de terre : de longues flammes claires devant lesquelles passaient parfois les silhouettes noires d'un paysan jetant des brassées au foyer, de gamins joyeux attendant le souper qui cuisait sous la cendre...

La petite ville de D..., chef-lieu d'un canton surtout agricole, se masse à l'intersection de deux grandes routes qui alignent vers les quatre points cardinaux l'uniforme procession de leurs arbres séculaires. Des poules picorent



dans les rues, des cochons roses furètent le long des fosses à purin des cours de ferme. On aperçoit, dans le clair-obscur des étables à la porte entr'ouverte, la tache blanche et noire des vaches couchées sur les litières jaunes. Tout est champêtre d'aspect ; à première vue, on se sent transporté bien loin de la cité qu'on vient de quitter, et de ses préoccupations complexes et de sa fièvre, très loin en des districts reculés, au milieu de la vie simple et calme des paysans.

Mais ce fut surtout à l'audience que je discernai toute la réalité de cet éloignement. Entre le monde d'où je venais et celui où le désir d'un client me faisait plonger, pourtant si proches, il y avait, moralement, des lieues et des lieues, de véritables abîmes. On reste tout étonné devant l'existence de ces petits cercles dont on ne soupçonnait pas la vie particulière, qui végètent indépendants de tout ce qui fait votre vie, microcosmes ayant un organisme et une gravitation propres, dans l'orbite desquels tout à coup on pénètre, qui ne vous admettent qu'avec répugnance et qui continuent, continueront leur cycle traditionnel, accentuant ou atténuant sous mille causes indéfinissables, les dissemblances de penser, de parler et d'être qui font les nations.

Que l'on se figure une salle courte, basse, blanchie à la chaux, où le soleil pleure, entre les barreaux des fenêtres, une lumière blême. Une balustrade poisseuse et lustrée par les mains qui s'y appuyèrent, la divise en deux. D'un côté, la foule, le public des prévenus, des témoins, des curieux. De l'autre, une grande table exhaussée, avec un tapis vert pisseux, autour de laquelle trône le « tribunal »,

le juge au milieu, son greffier à gauche, le ministère public à droite. Derrière, contre la muraille, deux bancs où les privilégiés : avocats, experts, gardes champêtres et en général tout individu bien mis et doué d'aplomb, peuvent s'asseoir.

Détail typique : sur ces bancs favorisés siègent quatre petits vieux. Ce sont de petits rentiers du village qui, pour remplir l'ennui des heures vides, ne manquent jamais une audience. Depuis des années, ils viennent là, comme leurs pères y sont venus, comme leurs fils y viendront quand l'âge, à leur tour, les penchera vers le sépulcre. De temps immémorial, ils ont obtenu la faveur, devenue presque un droit par un si long usage, de s'asseoir sur l'estrade, de chauffer près du feu leurs rhumatismes, et ils arrivent chaque semaine, toussotant, branlant le chef, prenant de longues prises dans une tabatière de corne où les doigts tremblants des quatre petits vieux pincet tour à tour et qui, parfois, va jusqu'au greffier et au juge. Ils restent des heures entières, le menton appuyé sur la canne, les yeux vifs sous le toit des sourcils en broussaille, attentifs à ce lavage du linge sale de tout le canton, écoutant, observant, engrangeant dans leurs cerveaux oisifs des provisions d'histoires délectables et des réflexions pour les cancans de plusieurs jours. Je les ai vus là, ces curieux Anciens, très graves, tous pénétrés de la dignité de la Justice dont ils semblent faire partie. Ils connaissent les naissances et les morts, les brouilles ouvertes, les secrètes rancunes, les haines sans pardon qui divisent les familles ; ils diront les alliances, les successions et les partages ; ils détailleront les propriétés et chiffreront les fortunes. La plaie douloureuse

et cachée de chaque ménage, les racontars infâmes dont chacun est sali dans les parlottes des veillées, ils les savent avec des détails ignorés : ils sont comme la Chronique vivante de la contrée ; tous cherchent leur éloge et redoutent leur blâme, même le magistrat qui a besoin de l'assentiment de ces muets et surveillants censeurs...

Il a vieilli avec eux ; il s'est habitué à les voir toujours là. La neige des ans aussi a chu sur sa face rubiconde au nez enflammé de buveur de bourgogne, et son front un peu bas, sa robustesse de rural à peine dégrossi témoignent qu'il est aussi fils de ces glèbes. Son greffier, également âgé, a des yeux clignotants, une bouche crispée d'avare, avec je ne sais quoi de cauteleux et d'agrippeur dans les gestes qui lui donne l'air vaguement concussionnaire.

Les robes témoignent de services prolongés. Les barbes sont incultes. Sans nul cérémonial, assis tous trois fauteuils joignants, ils se rapprochent parfois pour délibérer à mi-voix quand le juge a quelque hésitation. Le réquisitoire est fait par un échevin, vieux cultivateur qui sent encore la ferme, et qui apporte dans l'accomplissement de sa mission une gravité et un embarras vraiment drôles.

On appelle les affaires. L'instruction en est brève le plus souvent. Des témoins interrogés sommairement, un aveu, et tout est dit. Parfois une dénégation résistante amène des conflits et les commères dans l'auditoire crient en fureur à la rescousse de leurs maris déconcertés.

L'un a laissé s'enfuir ses poules dans le jardin du voisin ; un second est descendu d'un train avant son arrêt complet ; celui-ci a dit à sa femme qu'elle était tout ce qu'il y avait de plus « fayet » dans le village ; celui-là a encombré

sans nécessité la voie publique ; un autre a fait courir son chien dans une terre ensemencée ; bousculades, querelles, maraudages, toute une série de microscopiques et dérisoires infractions. Toutes, inexorablement, sont punies de deux francs d'amende. Le jugement tombe avec la régularité d'un pendule qui vient, qui va, et les fureurs des plaignants, les justifications des prévenus n'y font rien. Deux francs toujours, comme le tic-tac d'une horloge. Et toujours le condamné est surpris ; il sort ahuri, entouré de ses amis anxieux.

Pour l'un d'eux, le minimum de la peine était de 10 florins. Le juge prononce à regret, comme de mauvaise humeur contre cette loi surannée qui dérange son tarif, et, secouant sa torpeur, il lénifie le châtement de ces conseils : — Faites un recours en grâce, il sera certainement accueilli ; puis, après une pause, craignant de s'être trop avancé, probablement, ajoute-t-il avec un soupir.

Un autre a menacé un témoin : *V'nez droci, et vos ocha n'téront pus asto l'un d' l'aut'...* (1). Une ouvrière en a rossé une autre lors de la moisson et après l'avoir appelée « *çerisier de commune* », elle criait aux glaneurs en coiffant sa victime — 60 ans ! — de ses jupes retroussées : Qui est-ce qui veut voir un c... ? On dépose de cela avec timidité : le juge rit, le greffier cesse de gratter sa feuille pour relever ses yeux avides soudain allumés, les quatre petits vieux de l'aréopage rient, les témoins aussi, la plaignante, la prévenue, un gloussement secoue l'auditoire pendant

1) Venez ici et vos os ne tiendront plus ensemble.

cinq minutes. C'est grotesque et charmant de primitivité.

Mais pas un ne sent le ridicule de tout ceci. La plupart des assistants ne se figurent rien autre et cet appareil lamentable d'une justice baroque est pour eux le *summum* de la solennité.

Ils arrivent là tremblants, angoissés, gauches, un peu effarés, comme s'ils sortaient de l'ombre pour rentrer dans la clarté vive; certains ont des larmes dans les yeux. Et ils écoutent ardemment, ils se passionnent pour ces misères infimes; depuis un mois, toutes les langues en caquettent et longtemps encore on commentera les moindres incidents de ces puérils procès. Quelles vies!

Et aussi, en cette enceinte, quelles têtes! J'ai vu un terrien d'une cinquantaine d'années: figure intelligente, ouverte et franche, aux tons chauds, hâlé par les soleils et les vents, les lèvres minces, les yeux d'un bleu naïf et clair, si lumineux, les cheveux longs encadrant la face énergique, bonne et austère — un vrai gothique, issu d'un cadre de Memling ou de Roger de la Pasture. J'ai vu des vieilles aux mentons crochus qui eussent fait merveille en des récits de sorcellerie. J'ai vu quelques-unes de ces chevelures crépues plantées jusqu'au milieu du front, indices de force et de brutalité bornée. De jeunes gaillards aux corps vigoureux, à l'allure insouciant et saine, poussés droits et forts comme de jeunes chênes, loin des industries féroces qui déforment les corps et voilent d'inquiétudes les visages. Et encore des têtes superbes de vieillards, toutes ravinées de rides, aux joues effondrées sur les mâchoires sans dents, la chair molle aux tons de vieil ivoire, plissée à l'infini autour des yeux, de la bouche, aux regards encore éveillés

et vifs, des têtes respirant la malice, la ruse, les petits calculs compliqués, aux expressions étonnantes...

Et au retour, en songeant à tous ces visages, à cette audience bizarre, je me demandais si vraiment il y avait lieu de la dédaigner et de s'en gaudir et si de secrètes correspondances n'avaient pas donné à cette population la justice qu'il lui fallait, si telle quelle, en sa large et patriarcale équité, elle n'avait pas une absolue concordance avec les êtres et les choses, voire même une santé et une grandeur, que tous ceux-là sentaient et que j'avais été seul à ne pas comprendre... Et les feux de « fanes » allongeaient au travers du ciel leurs fumées opaques, dans la mélancolie du soir brumeux et la grande paix des campagnes.

---

# Tirage au sort

A EUGÈNE DEMOLDER.





*Weg met de loting !*

(Dicton flamand.)

Les Vertiaux avaient eu une certaine aisance. Jadis, chacun apportait un peu au ménage; le père, bon ouvrier, avait gagné des salaires élevés; Denise, dès l'adolescence, s'en était allée coudre au dehors, à la journée; Gustave, au sortir de l'école, à cause de sa belle écriture, avait été accepté comme employé dans une administration; et la mère, en leur absence, tenait un petit cabaret où deux ou trois voisins chaque soir venaient fumer une pipe, jouer aux cartes, lire le journal et causer des cancans du village. Un instant ils avaient espéré se payer ce luxe de bourgeois : un remplaçant pour leur fils; mais, un jour, après une longue maladie qui l'avait désaccoutumé du travail, le père s'était mis à boire et à fainéanter, et depuis tout avait mal tourné.

L'estaminet, déserté par les voisins paisibles, était devenu une source de ruine; car Vertiaux, sous prétexte de convalescence, refusait de retourner à l'usine et pour tuer l'ennui des heures vides, passait de longues heures à son comptoir, toujours dévoré de soif, amenant sans cesse de nouveaux camarades de douteuse mine, en l'honneur desquels la

pompe à bière manœuvrait sans répit et se séchaient les flacons de liqueur. Après maintes tournées copieuses, les pochards couraient faire scandale à travers la commune.

La mauvaise conduite de son père avait fait perdre à Denise quelques-unes de ses meilleures « pratiques », des gens posés qui craignaient de voir entrer chez eux, avec leur couturière, les inconvenances populacières; enfin, la mère se faisait vieille. Tous vivaient à présent des maigres appointements de Gustave et appréhendaient avec angoisse la conscription prochaine. Il ne fallait guère espérer l'exemption si le sort lui était contraire : le fils Vertiaux était vigoureux et solide, très homme pour ses 19 ans. Aussi, apeurée devant cette éventualité redoutable, la mère, par un besoin d'imploration, avait repris le chemin longtemps oublié de l'église : et elle avait supplié Dieu de s'occuper de sa misère; elle avait fait des neuvaines et brûlé des cierges pour se concilier l'intercession des saints et de la Vierge Marie; Gustave même avait dû communier et accomplir de multiples dévotions.

Puis, c'étaient de longues conférences avec les commères de l'endroit, avec celles que harcelait aussi la même crainte de se voir prendre l'enfant; et chacune avait son secret. De bonnes gens venaient successivement affirmer que telle ou telle pratique baroque était d'une efficacité souveraine pour forcer la chance à se montrer favorable; les uns conseillaient de s'entourer les reins d'une corde de violon; d'autres, d'avoir en poche, mais à son insu, un morceau du voile de la Vierge; de très anciens affirmaient qu'il convenait d'être réveillé par un homme et de rencontrer, en sortant

du logis, un cheval blanc; d'autres encore recommandaient de prononcer mentalement de sacramentelles paroles en plongeant la main dans l'urne. L'esprit crédule et faible de Gustave était désorienté par ces prescriptions incohérentes et péremptoires; la nuit, des rêves absurdes le tourmentaient.

— Le grand jour arriva.

Jour triste, brumeux, froid. Une petite pluie fine s'éparpillait dans l'air, pénétrante et enveloppant la nature d'un brouillard. Les arbres sans feuilles frissonnaient sous la bise et entrechoquaient, avec un désagréable bruit de bois sec, leurs branches dénudées. Au loin, dans les horizons mornes, sans la joie des verdure, se dressaient sous le ciel gris de février, les cheminées fumantes des grands ateliers noirs. Les terris des charbonnages semblaient plus énormes et maussades. Des nuages sombres, chassés par un vent aigre, roulaient au-dessus des campagnes leurs masses menaçantes.

Par les chemins détrempés, les conscrits avec leurs parents, leurs amis, vaguaient par troupes. Aux sons monotones d'un tambour battant aux champs, des cortèges se formaient et parcouraient en brailant le village, de cabaret en cabaret. Déjà, pour quelques-uns, ces déambulations avaient commencé la veille, avec des arrêts à toutes les portes qui, entr'ouvertes, profilaient, avec une âcre odeur d'alcool et de tabac, un rayon lumineux sur la boue noirâtre des pavés. Toute la soirée, il y avait eu des cris et des bruits de tambour. Et après le silence nocturne, dès l'aube, le tapage avait recommencé, avec des allures de fête. Les appels des tambours se répondaient au-dessus des champs;

de tous côtés leurs ranrans frénétiques s'entendaient, et l'écho les répercutait en rumeur.

Comme les autres, ahuri par ce fracassant bourdonnement, Gustave Vertiaux marchait sous la pluie, avec la docilité et l'inconscience d'une bête dans un troupeau, l'anxiété de l'acte imminent restant dominante en son cerveau troublé par de continuelles libations. Son père était avec lui ; et le vieux, égayé par ces chants et ce commencement de soulerie, lui avait donné le bras et le réconfortait de fatalistes paroles. A bout d'arguments, il hurlait la séculaire antienne que son père à lui, lui avait dite autrefois, en un jour pareil :

*N'brayons né!! L'satch à poië est là!*

*N'brayons né!! Nous revérons co pou ça! (1)*

Derrière un drapeau improvisé qui pendait tristement pleurant la pluie et souillé de boue, sous la conduite d'une sorte de tambour-major qui faisait tournoyer un bâton et scandait la marche avec des airs importants, ils erraient par dix, quinze, vingt, au hasard des routes.

Presque tous portaient le même costume sommaire et traditionnel : une casquette basse, fleurie de grosses roses, de pompons et de rubans de papier, une chemise de flanelle, de couleur violente, un pantalon dont le bas des jambes était emprisonné dans des guêtres courtes ou tout simplement dans la chaussette de laine ramenée par dessus.

(1) Ne pleurons pas; le sac à poil (le gendarme) est là; ne pleurons pas, nous reviendrons quand même...

Vêtement propice aux entrechats, aux bourrades et aux chutes. A chaque cabaret, la halte était obligatoire. La bande, un instant, s'arrêtait et se massait devant la porte, parfois procédait à une ronde préalable; puis, drapeau en tête, les rra et les fla du tambour plus impérieux que jamais et retentissant plus sonores dans l'étroite salle, ils entraient se poussant par les épaules, et défilaient lentement, en marquant d'un piétinement sourd la mesure de leurs chants; et les verres vidés, la bande bruyante s'éloignait vers un autre débit, mettant une rumeur de fête dans l'immense tristesse de la campagne.

Sur la place, devant la maison communale où devait avoir lieu le tirage au sort, quelques groupes stationnaient, discutant les chances, commentant les renseignements. Des marchands de fleurs artificielles achevaient leur étalage, très préoccupés de bien exposer, tout en les préservant de la pluie, leurs énormes bouquets blancs et rouges ornés de longues et flottantes banderolles de papier, ou bien leurs funèbres touffes de roses noires, ou bien encore les grands numéros qu'on s'attache à la casquette. — Peu à peu croissait l'animation; à chaque instant les rues latérales déversaient des bandes déguenillées, ivres, sales, qui s'étourdisaient dans des rondes sauvages, autour du drapeau et des tambours. Certains étaient affreusement pâles, les yeux sans regard, les vêtements déchirés, et trébuchaient en dansant, tombaient sur le terrain gluant, puis se relevant salis, boueux et tête nue, sans sentir la glaciale pluie, continuaient en forcenés leurs gambades inconscientes. On n'attendait plus que ceux de Varfonciennes, le village voisin, qui devait participer au même tirage au

sort. Brusquement, un grondement sourd de tambours lointains s'éleva, s'accrut, et la clameur incessante et monotone

*Saudards tra la la*

se perçut vague d'abord, puis plus distincte, grandie, formidable, puissante de cette force du chant des foules et, sur la place, les rondes répétèrent :

*Saudards tra la la.*

Et quand les Varfonciens enfin arrivèrent, il y eut une accolade générale et une immense acclamation partie de toutes les voix, gronda la fin de la chanson :

*Ce n'est pas la barbe  
Qui fait les bons soldats!*

D'autres encore se braillaient à la fois : de vieilles chansons remontant aux siècles passés, ou aux époques troublées du premier Empire et invariablement conservées par les traditions orales, malgré toutes les révolutions politiques ; mais ce refrain dominait surtout, résonnant comme une menace sourde et berçant le piétinement ininterrompu de la multitude :

*Saudards tra la la  
Ce n'est pas la barbe  
Qui fait les bons soldats!*

Gustave était épuisé. Le cerveau obscurci par la bière

et le genièvre, il n'avait plus qu'une demi-conscience de lui-même. Un seul instinct survivait en lui : l'imitation. Il vit les portes de la maison communale s'ouvrir, ses compagnons y entrer en s'écrasant, il les suivit. Avec eux il gravit un escalier au haut duquel la voix brève et dure du commissaire de police au képi galonné d'argent, commandait : « Otez votre casquette ! » Intimidé, il obéit et entra dans une grande salle où peu à peu se massèrent tous les conscrits. Au fond, sur une estrade, des « messieurs » s'agitaient autour d'un tapis vert. Après que l'un d'eux eut prononcé quelques mots, peu compris, un autre, celui du milieu, fit tourner une petite boîte longue, carrée, comme un petit cercueil, toute remplie de numéros, avec une pétrade de légers chocs qui rappela à Gustave le moulin dans lequel sa mère grillait le café. Puis séparément, ils furent tous appelés. Alors ce qui restait en eux d'intelligence parut se réveiller. Des conversations s'engagèrent. Par instants la voix cassante du commissaire de police s'élevait :

— « Silence ! »

Tous suivaient avec une attention inquiète les résultats du tirage ; et sans aucune arrière-pensée égoïste, se réjouissaient des bons et s'affligeaient des mauvais, comme si chaque numéro sortant fût sorti pour chacun ; sauf une fois, le « maïeur », qu'on disait avoir la « bonne main », tira pour un jeune étudiant de Liège qui n'avait pas voulu se déranger, se commettre avec toute cette plèbe ; il amena le nombre le plus inférieur, le « bidet » ; alors un rire courut, rire d'ouvriers qui raillent des bourgeois.

On appela : « Gustave Vertiaux ! »

— Présent.

Encore ému du tressaillement que lui avait causé l'appel brusque de son nom, il se dirigea vers l'urne et y plongea la main. Alors, par une grande concentration d'esprit, il essaya de se rappeler les recommandations qu'on lui serinait depuis quinze jours, fouilla au milieu des petits morceaux de bois, hésita, oppressé, en tenant plusieurs dans la main sans pouvoir se décider pour cet inconnu; puis, sur l'ordre impatienté du monsieur qui lui faisait face, il perdit la tête, saisit un numéro au hasard et le déroula.

— 63 !

Il eut un éblouissement, comme un effondrement intérieur : c'était un mauvais. Machinalement il retraversa la salle, où les autres le regardèrent passer avec des regards d'apitoyement, descendit l'escalier et le papier fatal toujours en main, d'une voix brisée qui pleurait, avec un sourire navrant, il annonça à la foule massée à la porte et contenue par deux gendarmes :

— 63 ! Foutu ! J'suis d'dans !

Puis il fut saisi, enlevé, porté au-dessus des têtes qui houlèrent comme des vagues, jusque près de son père, complètement ivre à cette heure, qui lui dit sans tristesse :

— Bah ! Il l'entraîna, avec d'autres. Alors la promenade piétinante dans la pluie et dans la boue, recommença. Sur la route, on rencontrait des groupes de curieux, des femmes qui s'informaient des nouvelles et les commentaient avec de grandes exclamations. Jusqu'au dernier moment, Denise et sa mère avaient espéré; quand elles apprirent que Gustave était « tcheu » (tombé), ce fut



pour elles un coup terrible. L'angoisse de l'attente se résolvait en une certitude affreuse. La mère Vertiaux s'affaissa sur une chaise, en se lamentant au milieu des doléances des voisines, et Denise se sauva dans sa chambre pour pleurer à son aise.

Tout à coup un grand vacarme se fit sur le chemin, se rapprocha et pénétra dans le petit estaminet, qu'il secoua comme une tempête. C'était Gustave avec son père et une dizaine de camarades. Le malheureux ne songea point à consoler sa mère ou sa sœur ; hébété, saoul, il chantonnait un des refrains du jour, tandis que le père Vertiaux, l'œil brillant, le geste dominateur, sacrait des jurons en kyrielle contre sa femme qui n'allait pas assez vite, malgré l'aide de Denise, pour remplir les chopes. Après des libations multiples et variées, Vertiaux prit ce qui restait d'argent dans le tiroir et entraîna les buveurs à se joindre au premier groupe qui passa sur le chemin. Les deux femmes restèrent seules dans le cabaret dévasté.

La mère, abrutie par la douleur et les colères du mari, s'était écroulée dans un coin, sur la marche supérieure de l'escalier de la cave, le corps soulevé de rauques et convulsifs sanglots. Denise, les yeux séchés, l'air grave, ranimée par le sentiment de sa responsabilité, réfléchissait aux moyens de faire vivre le ménage, qui maintenant ne pourrait plus compter que sur elle. Un silence lourd planait sur la maison. Au dehors, des pas s'éloignaient, et mêlés aux sifflements lugubres du vent, des lambeaux de chansons joyeuses, adoucies par la distance, mouillées par la pluie, semblaient une grande voix mugissante et plaintive d'une irrémédiable tristesse, attestant le sens obscur, le

sens vrai de désolation infinie de ce jour de liesse et d'étourdissement.

. . . . .

Deux mois après, le père Vertiaux comparaisait devant le tribunal correctionnel. Il avait, vers le soir, dans un accès d'ivresse furieuse, à moitié assommé un cabaretier qui refusait de l'abreuver sans finance, cassé quelques verres, un carreau, et répondu de façon peu courtoise aux observations du commissaire de police, qu'on était allé quérir pour le mettre à la raison. Malgré la tolérance exceptionnelle des autorités pour les excès inévitables des jours de tirage au sort, on avait cru devoir sévir. Et Vertiaux fut épouvanté lorsqu'il épela son assignation : coups et blessures au cabaretier, menaces d'un attentat punissable de la peine de mort ou des travaux forcés, bris de clôture, bris d'objets mobiliers, ivresse, outrages au commissaire de police ! Ses craintes le rendirent plus insupportable encore pour les siens. Il en vint à rudoyer sa femme et la pauvre Denise qui vaillamment s'usait les yeux à coudre des nuits entières...

Ironie de la justice : les magistrats qui condamnèrent le père Vertiaux se crurent très indulgents et très justes en lui épargnant la prison et en ne le châtiant que de quelques menues amendes : ils ignoraient que la punition glissait par-dessus la tête du coupable pour aller frapper l'innocente et la laborieuse ; ils ne savaient pas qu'un surcroît d'affliction payerait cette amende, par des yeux rougis de fatigue et de larmes, par de menus doigts douloureux tout criblés de piqûres.

---

# Un Vieux

A M<sup>e</sup> G. SCHOENFELD.



*Tout comprendre, c'est tout pardonner.*

MADAME DE STAEL.

*S'il vous faut réprimander sévèrement  
quelqu'un, ayez pour lui, au fond du cœur,  
de l'amour et de la pitié.*

LOUIS DE BLOIS, abbé de Liessies.

Un petit vieux vint s'asseoir dans la stalle en chêne, un peu surélevée, que l'architecte avait réservée à l'exhibition des prévenus. L'âge, et plus encore l'émotion, le faisaient tout tremblant. Il avait une bonne et placide figure de grand-père, aux traits ronds disant la simplesse et la probité. Les cheveux blancs taillés court et plantés dru, contrastaient avec la rougeur de son teint, avec le hâle d'une peau saine longtemps exposée au grand air des besognes rustiques. Sous l'auvent des sourcils forts, en broussaille grise, ses petits yeux s'affolaient, heurtés par le jour cru des hautes fenêtres, et cherchaient avec inquiétude à distinguer, dans les personnages d'ombre silhouettés devant lui sur cette clarté dure, la face, l'aspect, le regard de ceux qui allaient le juger.

Il était vêtu de façon modeste et propre ; son sarrau de toile bleue avait les plis raides et les luisants d'un repas-

sage récent. Autour du cou — comme il faisait très froid lorsqu'à l'aube terne d'hiver, il était parti de son village —, une grosse écharpe de laine blanche qu'il n'osait pas ôter et qui, à présent, l'étouffait. Toute sa personne soignée et nette évoquait des habitudes d'ordre, une probité native, une aisance honnête de laborieux économe. A l'interrogatoire, il se nomma Corneille Rouvet, ancien maçon, d'un village agricole des environs, âgé de 78 ans.

Il était prévenu d'attentats à la pudeur. Le huis clos fut ordonné. Par les soins de deux gendarmes sévères et de l'huissier, qui ramait l'air de ses bras avec le geste qu'on a pour chasser doucement la volaille vers un poulailler, la foule, tassée dans le prétoire, s'éloigna lentement, à regret, traînant des pieds, et laissant après elle son âcre et irréductible arôme de dessous malpropres.

Afin de détruire immédiatement l'impression favorable qui pouvait résulter de l'abord décent, et plutôt sympathique, du petit vieux, le ministère public signala aussitôt des antécédents déplorables : une condamnation en 1865, par la Cour d'assises, à dix ans de réclusion, pour attentats à la pudeur sur de petites filles. Cela fut dit sans commentaires, d'un ton agressif et sec, cassant toute pitié. Pour qui savait l'inconsciente soumission des magistrats répressifs au préjugé d'une décision antérieure, la condamnation apparut, de suite, inévitable; le stagiaire, commis d'office à la défense, s'assit d'un air découragé et l'instruction commença, presque superflue...

Mais dans le cerveau de Rouvet, la parole du substitut, ainsi qu'un pansement arraché d'une blessure, avait découvert brusquement d'atroces souvenirs endormis. Il

venait de la revoir tout à coup ainsi qu'une chose actuelle et présente, la solennelle salle des assises où, pendant plusieurs jours, vingt-sept ans auparavant, il avait vécu cette terrible histoire qu'il s'était efforcé d'oublier.

La haute et majestueuse salle aux tentures sombres, avec son grand Christ désolé qu'un hasard ironique place toujours *derrière* la Cour, afin de signifier obscurément que l'image du Divin Condamné est là pour l'avertissement et la résignation de l'accusé, et non pour l'importun rappel au juge de la faillibilité de la justice et de la nécessité des miséricordes ; les faces sérieuses et ennuyées des jurés, les questions harcelantes du président, l'air hostile et las des assesseurs, et surtout la Robe-Rouge, la véhémement robe rouge aux gestes tragiques qui si implacablement avait affirmé la réalité de faits scandaleux et criminels, et réclamé le châtiment ! De l'autre côté, un public confus, indigné, où il n'avait rencontré que des regards méprisants.

Oh ! ce qu'il avait souffert de cette malveillance universelle ! A ces débats, il n'avait pas compris grand'chose ; dans sa pauvre tête de rustre, où quelques rares idées simples et régulières avaient suffi à l'activité intellectuelle cinquante ans durant, la perception n'était point suffisamment rapide pour suivre les complications de ces pensées nouvelles. Mais il avait senti, profondément, combien tout ce noble et pompeux décor lui était étranger et ennemi, hommes et choses, jusqu'aux paperasses gonflées d'inconnu, aux livres rébarbatifs, aux murs dont la solennité l'apeurait, tout jusqu'à son défenseur dont la superficielle aménité le glaçait et qui par respectabilité et pour

attester une invincible délicatesse de manières, avait parfois des politesses polaires, ou de furtives moues dégoûtées, niant toute solidarité avec un client aussi répugnant.

Ce qu'il avait vaguement retenu, c'est que trois fillettes, trois gamines du village, auxquelles il avait parce qu'elles étaient gentilles et câlines, donné d'amicales tapes sur les joues et fait largesse de quelques centimes pour l'achat de friandises, étaient venues, toutes trois, lui imputer d'infâmes actions. Toutes trois avaient audacieusement affirmé, avec des yeux clairs d'innocentes, des détails orduriers si précis et si nombreux, d'une telle apparente sincérité, qu'après vingt-sept ans, Rouvet en était encore confondu.

En désespéré, il avait dénoncé le mensonge ; il avait tenté de prouver l'impossibilité des accusations monstrueuses ; las, dans sa vie monotone, toutes les journées étaient pareilles ; et c'était en vain qu'il torturait sa mémoire pour se souvenir de ce qu'il avait pu faire aux époques, d'ailleurs prudemment incertaines, que désignaient les fillettes : à la saison des foins, lorsque les groseilles étaient mûres... Mais pourquoi, pourquoi l'accusaient-elles ainsi, les petites coquines ? Il n'avait jamais été pour elles que paternel et bon. Et c'était le triomphe du président, cette question insoluble. Quand Rouvet multipliait les dénégations, éperdu, le magistrat l'écrasait sous cette interrogation sans réplique : Mais pourquoi ces enfants vous en voudraient-elles ?

A ces catégoriques témoignages s'ajoutait la rumeur publique. Sans doute, l'homme était honnête : il avait le respect du bien d'autrui et une vaillance courageuse au travail. Mais c'était un galant intrépide et jamais apaisé.



En ses printemps, il s'était gaillardement attaqué à toutes les cottes rencontrées et, malgré le mariage, il ne s'était guère assagi. Sa femme, morte après quelques années, n'avait pas eu d'autres tristesses que certaines infidélités, mais elles avaient été bruyantes et toutes les commères de l'endroit en avaient glosé. Il y avait autour de lui une atmosphère de sexualité, une renommée de Don Juan rustique qui suscitait les plaisanteries grasses.

La veille de l'arrêt, la confiance dans la justice le quitta subitement : il se sentit perdu et, profitant de la liberté qu'on lui avait laissée sans doute à cause de sa vie d'honneur et de travail, il disparut. Si des doutes avaient persisté, cette fuite soudaine les eût fait évanouir. Pas un scrupule ne troubla la conscience de ceux qui le flétrirent alors...

Il s'était réfugié à l'étranger. Après cette secousse affreuse, l'existence laborieuse recommença, uniforme et régulière. Des entrepreneurs l'embauchèrent, l'apprécièrent pour sa ponctualité, son zèle, sa probité, et lui remirent de notables salaires. Des années paisibles et heureuses coulèrent, comme un réparateur sommeil après un cauchemar. Des années encore, sereines et tranquilles. Puis une nostalgie du village natal le tourmenta. Il écrivit à un neveu qui y était resté. Celui-ci répondit avec empressement, flairant des écus dans un bas de laine. On s'enquit chez des hommes de loi : la peine était prescrite, le vieux pouvait revenir...

Il revint, en effet, et de grosses larmes heureuses tom-

bèrent sur ses joues rudes quand il revit les glèbes patriales, l'église du village, les routes par lesquelles il avait passé, tout ce pays qui lui chantait des souvenirs. En vingt ans, la population s'était modifiée au point que nul ne pensa à remémorer des événements sombrés dans le passé.

Aussitôt adoucies les premières voluptés du retour au pays, il songea à trouver l'emploi de ses mains actives ; bien que son épargne fût suffisante pour lui permettre quelque quiétude, l'oisiveté lui semblait anormale et pénible. Mais seul lui plaisait le labeur hors maisons ou usines ; il n'eût pu supporter, au-dessus de sa tête, la permanence oppressante d'un toit, se résigner à ne plus voir la verdure que par les trous des fenêtres ; il eût étouffé entre les murailles d'un atelier ; et le destin du mineur, loin du jour radieux, lui paraissait quelque chose de sinistre et d'incompréhensible. De ses tâches de maçon, ce qu'il préférait, c'étaient les hautes constructions, quand les chants des compagnons bourdonnaient sur les échafaudages, que les truelles heurtant la brique tintaient en cadences claires : une sorte d'ivresse alors l'étourdissait, une dilatation de tout l'être, un bonheur de se sentir dans le grand ciel vaste, en plein vent, fouetté délicieusement par les caresses rudes de la brise.

Malgré tout son désir, la vieillesse ne lui permettait plus un travail persistant : la souplesse, la force aussi manquaient à ses membres usés. Il dut donc renoncer à ce métier ; de temps en temps pourtant, en amateur, il faisait encore une journée. Le neveu avait loué quelques terres et le vieux fut fort aise de se consacrer aux soins des cultures. Ce n'était plus l'existence voisine des oiseaux et des

nuages, mais c'était encore le bon air vif qu'on pouvait aspirer à pleins poumons, l'horizon large, l'activité indépendante et volontaire. Quand venait la fatigue, le vieux se reposait ; puis, selon sa seule fantaisie, reprenait la bêche ou l'arrosoir. Ses habitudes d'ordre et de minutie rendaient fructueuse sa besogne et le parent, enchanté d'un tel varlet, l'entourait de flatteries et de prévenances, avec l'espoir secret de l'aubaine de l'héritage prochain.

Corneille Rouvet eût été parfaitement heureux s'il eût pu obtenir le repos de sa chair. Mais — lamentable continuation d'énergie — l'esprit de luxure ne l'avait point quitté. Sous ses cheveux de neige, ses sens flambaient comme aux jours lointains de l'adolescence ; et l'âge avait pu venir, le marquer de rides au visage, creuser ses joues et effondrer ses lèvres, voûter son dos et casser sa force, jamais il n'avait connu l'apaisement, jamais le calme n'était venu endormir cette ardente vigueur qui, maintenant inassouvie, le tenaillait, l'exaspérait, le tenait éveillé des nuits entières, tressautant sur sa couche comme sur des épines, avec d'intolérables sensations de brûlure et des vertiges. Oh ! comme il était à présent raillé des belles, le pauvre Don Juan fané et ridicule, avec quels effarouchements dans les yeux, quelle cruauté féroce, quels impitoyables gestes, elles repoussaient son dérisoire amour, à la possibilité même duquel elles ne voulaient croire ! Des éclats de rire si humiliants, des indignations si violentes l'accueillirent qu'il n'eut plus jamais la hardiesse de se plaindre aux filles. Timide, honteux comme un malfaiteur, il en vint à mendier les faveurs de drôlesses sordides qui le rançonnaient sans mesure. De ces rencontres, il sortait insatisfait, sa frin-

gale encore accrue par ce simulacre de festin. Il se sentait après quelques jours, plus terriblement harcelé par la tentation ; la tête lui tournait et il allait vaguant par les campagnes, tourmenté et poussé par la force indomptable qui fait craquer les arbres sous l'ascension des sèves. Tous ses nerfs se crispaient, se tendaient dans une vibration irrésolue ; des lueurs rouges passaient devant ses yeux et d'imaginaires pointes de feu trouaient ses muscles. L'air lui paraissait embrasé ; le rut des bêtes le flagellait de lanières brûlantes ; le soleil transformait la campagne en fournaise où l'on ne respirait plus que de la flamme ; des cauchemars lubriques dans des incendies le poursuivaient ; le malheureux promenait avec lui un inéluctable et monstrueux enfer !

Rouvet avait toujours été religieux, d'une dévotion tiède, conforme à ses allures méthodiques et placides. Il conta ses supplices au confessionnal. Le curé le réconforta avec mansuétude, s'efforça par de droites et douces paroles d'affermir en lui les idées morales ; lui conseilla diverses prescriptions d'ordre physique — nourriture, exercice, sommeil — inspirées des règles monacales et visant, selon le joli latin ecclésiastique : *minuere monacum*, à diminuer le moine ; puis, enfin, comme le tempérament de feu n'en était point réduit, il lui recommanda le mariage.

Ceci donna quelque inquiétude au neveu. Il parut approuver l'avis du presbytère, mais observa qu'il faudrait des papiers, que les vieilles affaires allaient être exhumées, que peut-être les gendarmes... Il était d'ailleurs assez inutile de dissuader Rouvet, car si le conseil du prêtre était excellent et lui avait paru tel d'enthousiasme, il était d'une

exécution malaisée. Se marier? Certes, il ne demandait pas mieux, le valétudinaire; mais où trouver la fiancée? Deux ou trois tentatives le convainquirent bientôt de l'inanité de son espoir et l'irremédiable enfer le posséda de nouveau.

Le neveu redoutait une maîtresse : quelque intrigante aurait eu vite fait de s'emparer de cette âme vacillante et torturée, et l'héritage, alors? Il recommanda à ses fillettes de surveiller le vieil oncle, de lui raconter s'il parlait à des femmes. Les enfants — 13 ans, 10 ans — s'attachèrent aux pas du vieillard. Jusque-là, il les avait évitées, avec l'épouvante de l'autrefois, craignant ces petites têtes inconnaissables élaborant avec une si parfaite astuce, une si incroyable candeur, des accusations terribles. Pourtant, ces petites, c'était son sang, ce qui lui restait de famille encore : il ne lui était pas permis de se désintéresser d'elles. Il les laissa venir aux champs rire autour de son travail; parfois, il les prenait par la main pour quelque promenade; d'autres fois encore, elles lui faisaient raconter des histoires, lui posaient d'incessantes questions. Il s'amusait de leur gaieté puérile; mais, à certains moments, il voulait être seul, il les écartait quand ses rages charnelles ravageaient son être désemparé. Les petites, perverses et précoces, eurent vite remarqué les troubles du grand-oncle et devinèrent sans effort pourquoi son teint s'empourprait, son œil devenait hagard et sa main tremblante. Et elles mirent quelque malignité à provoquer ces crises. L'aînée surtout savait des chatteries, de félines interrogations qui bouleversaient le vieillard. Elles étaient toutes deux singulièrement érudites au sujet des rapports des

sexes, et elles se plaisaient à faire glisser la causerie vers des audaces scabreuses.

Avec elles, il redevint enfant et dévergondé. Ces maigres vauriennes le dépravèrent, lui firent connaître la saveur du simple péché de parole, le plaisir mauvais de proférer des mots obscènes. C'était, à son vice, une satisfaction illusoire.

Puis, par un soir orageux, où des pamoisons traînaient dans l'atmosphère, sous la tonnelle fleurie, les fillettes voulurent voir. Et le vieux leur montra sa chair dédaignée, mais toujours frémissante, accepta leurs caresses insidieuses. Les jours qui suivirent, il fut ému de remords et d'effrois : il sursauta aux paroles brusques, aux claquements des portes, aux bruits imprévus. Mais la vie continuait identique et monotone. Un autre soir, les gamines l'appelèrent à l'étage ; de nouveau, les vicieuses réclamèrent des explications circonstanciées ; de nouveau, il y eut des attouchements défendus. Des semaines quelconques passèrent ; après ces instants d'oubli, de folles appréhensions avaient obsédé le vieux ; mais insensiblement il se rassurait, apaisant sa conscience par cette considération qu'il s'était abstenu de fornication, quand, un jour de colère futile, les enfants racontèrent tout à leur père.

Après un court accès d'indignation, celui-ci réfléchit qu'il serait peut-être maladroit de se brouiller avec le vieillard ; il réfléchit encore que si l'on pouvait cependant, sans exciter sa rancune, le faire coffrer en une geôle publique, cela hâterait singulièrement l'avènement des écus. Sournoisement, il incita une voisine à questionner les petites ;

celles-ci parlèrent avec cynisme; la voisine alla commenter l'événement chez d'autres bavardes, et une clameur de réprobation avertit la justice.

Corneille Rouvet fut arrêté; et, comme il ne songea pas à nier, l'instruction fut brève...

Et en ce moment, devant les juges, bien que confessant sa faute, il espérait encore, vaguement. Dix semaines de détention préventive avaient déjà si cruellement expié sa faiblesse; pour son organisme habitué à l'espace et à la liberté, l'emprisonnement avait été terrible et quelques jours avaient suffi à consommer la ruine de sa robustesse et à le vieillir définitivement : les témoins eux-mêmes remarquèrent cet étrange et brusque effondrement... On n'allait pas, n'est-ce pas, le reconduire dans cette affreuse voiture aux compartiments exigus comme des cercueils, dans ces tragiques cellules blanches, oppressantes et froides comme des tombeaux?... Ces faces d'ombre, adossées au jour, le comblaient d'angoisse...

... Le brigadier de gendarmerie avait relaté les préliminaires informations; le juge avait résumé les charges décisives; tous deux, néanmoins, sur les interrogations d'un stagiaire sans conviction, avaient noté la précoce perversité des victimes, les économies du vieil oncle... Mais à quoi bon après l'aveu! à quoi bon alors que le neveu avait été si convenable dans ses réponses aux enquêtes, protestant de la pureté de ses filles, protestant aussi de la probité et de l'honneur de Rouvet, déplorant l'incompréhensible, l'incroyable malheur, et démontrant son dévouement par quelques visites au captif! Le substitut tint à donner lecture de cette déposition : la défense oserait-elle soutenir le

banal système de tous les accusés, crier au chantage, dénoncer le guet-apens ?

On entendit ensuite la plus jeune des petites filles. L'huis-sier la hissa sur une chaise, contre le pupitre du président; et dans la lassitude de cette fin d'audience, il y eut un court silence attentif, une flamme de curiosité dans les yeux mornes des assesseurs; mais l'enfant, d'abord étourdie, aveuglée par la clarté du jour, inquiétée par ce personnage en robe noire dont les lunettes seules clinquaient de reflets mobiles, balbutia, dit oui et non au hasard, si bien que le magistrat impatienté quitta soudainement la voix flûtée et douceuse qu'il s'était cru obligé de prendre pour s'adresser à l'enfance, et ordonna avec un accent militaire de faire revenir le juge d'instruction. (De pareil ton, sans doute, les inquisiteurs de jadis annonçaient aux patients rétifs à l'aveu qu'on allait leur appliquer un supplément de torture.) Dès lors, tout marcha rapidement et à souhait. Le président suivait le procès-verbal de l'interrogatoire; le juge confirmait; la petite approuvait...

Rouvet se mit à pleurer; larmes qui furent généralement trouvées de très mauvais goût et que flétrit le substitut en les qualifiant de cynique comédie.

Enfin, sans incident, dans le désintérêt de l'assistance, l'audition de l'aînée, de la voisine. La parole fut donnée au ministère public. Quelques périodes ronflèrent, avec un luxe croissant d'épithètes. Il fut disserté avec attendrissement sur la candeur et la pureté de l'enfance; avec indignation sur les désirs lubriques de ce libidineux vieillard : *turpe senilis amor !* Odieux satyre, abject débauché qu'il fallait arrêter sur la pente des orgies et du crime, monstre



qui n'avait pas respecté ses cheveux blancs ni les liens sacrés de la famille pour assouvir sur de frêles créatures ses passions obscènes ; misérable destiné à rouler dans un sadisme de plus en plus profond, et qu'on devait punir d'autant plus sévèrement que vingt-sept ans auparavant, la loi n'avait pas été satisfaite !...

Qu'objecter à cette véridique éloquence ? L'affaire était à ce point perdue qu'il y avait eu quelque étonnement à entendre le substitut prendre la peine de resservir copieusement au tribunal la collection presque complète, et tant connue ! des vitupérations pompeuses des réquisitoires en matière de mœurs.

Dans l'indifférence de tous, avec le sentiment de l'inutilité absolue de son effort, le jeune défenseur insista sur le caractère tout relatif du délit, sur la provocation venue de ces déplorables vauriennes dont la corruption démentait si péremptoirement les conceptions théoriques et conventionnelles de l'accusation. Il n'osa point parler de pitié. Nul, je crois, n'y songea. Ni parmi les juges dont le cœur se blase au décours incessant des défaillances humaines et s'habitue à se taire sous la conviction de la nécessité d'une répression, ni parmi le public instinctivement dur pour les malchanceux, ni parmi les avocats prédisposés cependant à être quand même les tenant-bon de l'accusé, nul ne fut effleuré du soupçon des épouvantables tourments qui avaient saccagé l'âme et le corps du vieux. Nul ne s'inquiéta de l'affreux de cette persistance du désir au milieu de la ruine de l'individu ; nul ne réfléchit aux longues, aux solitaires souffrances atroces qui avaient préparé — et suivi — l'action coupable. Il eût grandement

stupéfié et eût été taxé d'incohérence ou d'outrance paradoxale, celui qui eût affirmé le tragique de cette misère, l'horrible de cette géhenne sans nom, la presque impossibilité pour l'infortuné de dompter l'irrésistible impulsion de nature, malgré les plus vaillants efforts et des luttes. Car tous ceux qui étaient là ignoraient, les uns parce qu'ils étaient de tempérament sobres, les autres pour avoir rencontré des maîtresses et des épouses, l'appétence formidable du désir inapaisé. Les gens qui régulièrement déjeunent le matin, dînent à midi et soupent le soir, considèrent comme fort singulière la rencontre d'un malheureux qui n'a point mangé. Nombre de bourgeois, accoutumés depuis leur plus lointaine enfance à la réapparition quotidienne des repas, veulent bien concevoir que les explorateurs ou des naufragés soient contraints de rompre avec cette immémoriale tradition, mais ils sont vaguement sceptiques quand, par hasard, on leur apprend que dans la plèbe, autour d'eux, il est des créatures humaines ayant mesuré la longueur d'un jour sans pain. Et ces satisfaits deviennent tout à fait incrédules lorsque l'un ou l'autre de ces déshérités, ayant commis un crime, parle des abominables détresses physiques et surtout morales qui ont déterminé la chute, et qui devant la justice absolue, l'absolvent. Comment ceux qui, par chance propice, ont ignoré les affres de la tentation pourraient-ils comprendre l'amertume du péché? et n'ayant jamais eu l'occasion de se pardonner à eux-mêmes, comment comprendraient-ils qu'il faut pardonner aux autres?... L'avocat finissait à peine que déjà le président lisait les articles comminatoires. Dans un murmure confus, on entendit tomber le châtement : quatre ans de prison.

L'arrestation immédiate fut ordonnée. Et les gendarmes se précipitèrent sur le vieillard accablé, avec cette brutalité professionnelle qu'ils prennent trop souvent pour de l'énergie, lui mirent des menottes et l'entraînèrent.

Vous qui l'avez condamné, avez-vous vu son pitoyable regard ! Avez-vous déjà vu des bêtes qu'on assassine ? Avez-vous déjà vu mourir dans la conscience et la lucidité ? Portez-vous en vous le regard suprême de ceux qui sont partis, et ne reviendront plus, jamais plus ! L'adieu désespéré, la palpitation dernière, la douleur infinie de l'irréparable, le regret pleurant de ce que l'on quitte et l'effroi de l'obscur qui vient, connaissez-vous tout ce qu'il y a dans ces regards-là ! Avez-vous compris tout le deuil qu'il y avait dans le regard du pauvre petit vieillard !

---



**Bon-Dieu-des-Gaulx.**

A M. PAUL PASTUR.



*Beati pauperes spiritu...*

I

C'était un vieux bonhomme qui courait les chemins de mon pays, au temps de ma jeunesse. On l'avait appelé Bon-Dieu-des-Gaulx et nul ne savait le pourquoi de ce surnom bizarre. Depuis des ans, on était accoutumé à le voir vagabonder sur les routes, clamant des sermons et des anathèmes; et sa folie bruyante, reconnue inoffensive, n'inquiétait plus personne. Les gens du village se souvenaient de lui depuis toujours; et plus d'un avait, étant enfant, persécuté le vieux comme le faisaient maintenant les bambins revenant de l'école.

Car il semblait n'intéresser que les petits. Sa haute silhouette familière les mettait en joie. Dès qu'ils apercevaient sa démarche de vieil errant, lourde et ferme, monotèlement balancée, son grand paletot rapiécé, verdi par le soleil et les pluies, usé par le frottement d'une éternelle gibecière que Bon-Dieu-des-Gaulx ne quittait jamais, pas plus qu'un vaste parapluie préhistorique, les gamins accou-

raient en foule et s'amusaient follement à cribler le vieillard de sarcasmes et d'invectives.

Et s'épanouissait alors la lâche et féroce cruauté de l'enfance vis-à-vis d'une faiblesse. Les plus hardis, avec des airs de bravoure, le poussaient d'une bourrade dans le dos, tiraient à les déchirer ses lamentables vêtements usés; et d'autres lui jetaient des pierres et le couvraient de boue, toujours prestes à prendre un air dégagé et innocent, à s'abriter dans l'irresponsabilité de la foule, si un éclair de colère ou d'impatience brillait dans les yeux du maniaque insulté. Et ces ignominies inconscientes se paraient, comme d'un manteau fleuri, de joyeux regards clairs, de mines espiègles et de bonnes fusées de rires puérils.

Mais lui, le vieux, allait toujours, indifférent, à grandes enjambées régulières, comme s'il ne voyait pas ses vêtements salis et déchirés, comme si l'extérieur n'existait point. Il n'entendait pas les méchancetés et les injures; mais, parfois, un blasphème, un propos antireligieux le faisait tressaillir. Ils le savaient bien, les petits tourmenteurs, et leur plaisir n'était complet que lorsqu'ils avaient réussi à faire prêcher le vieux fou.

— Eh! Bon-Dieu-des-Gaulx! Ne prêcheras-tu pas aujourd'hui, criaient-ils autour de lui...

Et parfois le bonhomme, irrité, s'arrêtait brusquement. Il redressait sa grande taille, et au milieu des mioches et des passants qui faisaient cercle, brandissant son antique riflard verdi avec une conviction grotesque et touchante, d'une voix formidable qui retentissait comme un tocsin, il commençait un sermon solennel, un défilé de phrases pompeuses qu'il avait retenues de pieuses lectures. Peu à



peu il se passionnait, sa voix résonnait, plus haute encore, en fracas, en cris de colère; toute sa face ridée se transfigurait; sa bouche crénelée de dents jaunies et branlantes s'ouvrait énorme; et ses yeux, affreux dans les paupières qu'une inflammation constante rendait rouges et saignantes, étaient extraordinaires de violence. A certains moments, il était à la fois effrayant et beau, le vieux prophète vagabond : je ne sais quoi d'impressionnant, fugitivement, planait. Et les enfants aimaient cette seconde d'anxiété.

— *Anathème (1), rugissait-il, sur ceux qui méconnaissent la parole sacrée du Seigneur! Malédiction éternelle sur eux et leur postérité! Maudit celui qui n'aime pas son prochain, maudit le mauvais riche qui écarte le pauvre de sa table! Les flammes de l'enfer les attendent et leurs noms disparaîtront de la mémoire des hommes aussi rapidement que le vent emporte la poussière des chemins. Maudit qui raille, maudit qui doute...*

Parfois, dans le torrent de son discours, bondissaient des citations latines, tronquées, défigurées, et qu'il prononçait avec une furie respectueuse, comme si les mots eussent pris, dans cette langue incomprise et sacrée, des significations nouvelles et décisives. Puis, épuisé de l'effort, à demi calmé, avec un superbe regard de dédain sur la foule curieuse et sceptique, il reprenait de nouveau sa

(1) Ces fragments de sermon sont, je le sais, beaucoup trop littéraires. Mais il n'était pas possible de transcrire littéralement les exemples de l'éloquence, parfois très réelle, du vieux prophète. J'ai essayé d'en indiquer le sens sans pouvoir conserver la forme.

marche pesante et cadencée; il redevenait l'humble passant vaguant par la contrée industrielle et les écoliers s'en allaient, à leur tour, en quête de quelque autre souffredouleur.

## II

Bon-Dieu-des-Gaulx, qu'on appelait parfois aussi « *el vi Djôseph* » (sans que nul ne put dire si c'était là son prénom véritable, ou un surnom nouveau), habitait dans les bois, au sommet d'une colline. Avait-il choisi cet abri à cause de l'admirable paysage qu'on y découvre ou simplement parce que l'endroit était désert, inculte et sans maître? En tous cas, le coin est unique, comme observatoire du pays wallon.

De là-haut, entre les arbres grêles, on peut apercevoir une immense étendue. C'est la verte et noire vallée de la Sambre, dont les eaux paresseuses coulent entre des prairies et des usines, reflétant les hauts peupliers du chemin de halage ou les cheminées plus hautes des ateliers; la Sambre qui promène sa belle tranquillité de rivière large et profonde dans l'activité fiévreuse de la région industrielle, la Sambre où se mirent des visions d'enfer, des silhouettes d'agités, noirs de charbon ou rouges de l'éclat des fournaies. Sur ses bords, des maisons, des maisons sans nombre, tassées en villes et en villages autour de clochers qui émergent comme des mâts de barques sur la mer. Auprès des clochers, dans cet océan de briques, les carcasses des usines semblent des steamers

géants. Et les terris des charbonnages sont pareils à des récifs.

Et si, tournant le dos à cette activité grondante, on regarde de l'autre côté de la colline vers le plateau, le contraste est singulier. L'horizon s'étend, immense aussi, mais calme et silencieux. Quelques petits bois, et des champs en carrés réguliers; quelques fermes rares, qu'on pourrait compter, et pas un clocher, plus une fumée dans le ciel reposé. Une longue route grise encadrée dans la procession d'arbres vigoureux, s'allonge vers des bois lointains. Elle est déserte. Çà et là, malgré les efforts du laboureur, le roc perce la terre, comme un os saillant sous une peau maigre; et de petites carrières abandonnées restent béantes, des buissons verts accrochés à leurs flancs, et recueillant l'eau des pluies dans de petites mares qui racontent la fuite des nuages et l'éclat du soleil : et dans ces campagnes placides et ces frais bosquets, un grand silence lénifiant, rendu plus sensible parfois par l'aboïement d'un chien, le cri d'un essieu qui grince sur la route, ou la chanson éperdue d'une alouette, tout en haut, dans le bleu.

Ainsi, Bon-Dieu-des-Gaulx semblait vivre sur la limite de deux mondes. Quand il contemplait la vallée, laissant derrière lui le doux repos verdoyant du paysage champêtre, il eût pu se croire au seuil de l'abîme où des hommes entassés luttaient sans trêve, contre le fer, le feu et la terre même, dans un effort énorme... Et chaque matin, le vieux prophète descendait dans la fournaise.

L'insouci des autorités communales, ou plutôt une vague commisération pour l'abandonné, avait permis à Bon-Dieu-des-Gaulx de s'établir sur ce terrain banal,

d'une propriété si peu utile que personne ne songea à la revendiquer et il s'y était construit, avec des matériaux invraisemblables, avec de l'argile des champs et des pierres des carrières, un logis barbare, une sorte de hutte de sauvage dont il était très satisfait.

Des âmes charitables voulurent, un jour, lui assurer un gîte plus confortable. Mais il s'y refusa obstinément. Il étouffait dans les maisons des hommes; il lui fallait le grand air, l'espace, l'horizon immense. Peu à peu, ses facultés contemplatives s'étant éveillées et aiguisées dans cette solitude, il s'était pris à aimer passionnément le double aspect de la terre wallone qu'il découvrait de sa mesure, d'une part les champs calmes et doux, d'autre part la vallée fiévreuse aux multiples villages frémissants d'industrie. En ses pérégrinations incessantes, la contrée lui était devenue familière et il la possédait, comme un domaine à lui, chaque soir et chaque matin, d'un long regard charmé. Il avait pris coutume de dire sa prière, à l'aurore et au crépuscule, à genoux sur un rocher, tête nue, indifférent à la pluie, à l'orage, à la neige, au soleil, les yeux perdus dans les nuées ou dans les lointains du paysage. Il la criait bien haut, comme pour l'imposer à la fourmilière incrédule du peuple et plus d'une fois, le soir, des ouvriers revenant de leur travail s'arrêtèrent sur la route grise au bas de la colline, effrayés des éclats farouches de cette voix claironnant dans la nuit. Puis, après un instant d'inquiétude et d'attention, ils s'éloignaient en souriant de leur angoisse et disaient en haussant les épaules :

— *C'est co l' vi Djôseph qui dit ses Paters !*

### III

On ne l'avait jamais vu mendier. Le but de ses promenades devait être, sans doute, d'aller quérir, en des demeures connues, quelques subsistances dont il gonflait sa gibecière, mais il ne s'arrêtait point aux autres portes et ne harcelait point les passants.

Comment vivait-il ? On l'ignorait, et il était depuis si longtemps sur les routes, vociférant et prédisant, que l'énigme de son existence n'intéressait plus personne. Si, par hasard, quelque curieux hasardait une question, une si absolue ignorance l'accueillait qu'il jugeait inutile de poursuivre son enquête, se contentant de réponses sommaires, invariables :

— C'est le vieux Joseph, Bon-Dieu-des-Gaulx ! Tout le monde le connaît ici ; il n'est pas dangereux...

Il restait parfois des semaines entières sans donner signe de vie, clos dans sa tanière ou absent, parti en déambulation plus lointaine, on ne savait, et nul ne s'en préoccupait, ne semblait penser qu'il pût mourir, être malade, disparaître... Ainsi l'indifférence générale enveloppait le vieux de mystère.

Ce qui avait contribué beaucoup à isoler Bon-Dieu-des-Gaulx et à le rendre ainsi inconnu et inexplicable pour cette foule qui le voyait chaque jour, c'était son éternel silence. Après ses prédications emportées, il se taisait. Cet orateur véhément était un taciturne. Il s'en allait, comme dédaigneux de répondre aux rires et aux apostrophes.

Jamais il ne s'adressait directement à quelqu'un et ne répondait aux questions posées. Il paraissait ne point les entendre, et, en effet, le plus souvent, il ne les entendait pas ; son exaltation l'enlevait du monde réel pour le transporter dans des sphères inconnues où il entrevoyait des personnages imaginaires. Il conversait avec les anges et les saints du ciel, discutait avec lui-même, murmurant à demi-voix des bribes de prières et des fragments de livres saints. Il perdait alors la conscience de l'ambiance, et tandis que son être matériel continuait, quasi stupide, sa marche à travers les champs et les usines, un resplendissement sans égal illuminait son esprit, et toute notion du temps et des lieux perdue, il flottait dans un rêve immense et magnifique. Il se sentait délivré des fanges terrestres, infiniment bon et pur, et pleinement heureux.

Aussi, à le voir passer si pauvre dans la pluie, trébuchant dans la boue, nul n'aurait soupçonné que ce vieux misérable était intérieurement tout étincelant de lumière et noyé dans des félicités exquises. Bon-Dieu-des-Gaulx vivait ainsi dans une ivresse perpétuelle, surtout après certains jeûnes, certains exercices pieux, après ses sermons. Ses dialogues extasiés, ses méditations et ses violents discours étaient sa vraie vie ; le reste n'était qu'un songe triste, dont il s'évada, de plus en plus, à mesure que vinrent les années.

Il se passa même en son cerveau un phénomène assez curieux qui contribua encore à l'isoler. Tandis que sa mémoire persistait à retenir les phrases nécessaires à ses oraisons, phrases stéréotypées dont il se rappelait non seulement la forme, mais encore approximativement le sens (car il resta, jusqu'à la fin, habile à les coordonner).

l'absence de toute conversation avec ses semblables lui fit oublier peu à peu la signification des mots les plus usuels ; et, dans les derniers temps de sa vie, ce vociférateur ne savait plus l'art d'assembler les termes même les plus vulgaires. Quand il le fallait absolument, il s'exprimait par gestes, grognements et monosyllabes, tel un sauvage survenu de régions exotiques.

Le souvenir cuisant de certaines farces populaires avait eu aussi pour conséquence d'éloigner le vieux de la société de ses contemporains. Quelques méchancetés l'avaient rendu défiant. Cependant, comme il était bon et candide, il n'avait point gardé de haine à cause des supplices soufferts, mais une crainte de l'homme l'avait pris ; et bien qu'il voulût aimer comme soi-même son semblable, il considérait vaguement autrui comme l'ennemi, et il en avait peur, une peur de bête dévouée et battue. De plus en plus replié sur lui-même, il finit donc par vivre au milieu des passants, dans une solitude absolue. A qui d'ailleurs eût-il fait des confidences ? Qui aurait pu deviner, sous cette enveloppe lamentable, les trésors mystiques dont était gonflée son âme ?

L'adresse délicate d'un prêtre expert seule eût été capable de dévoiler les magnificences qui fleurissaient dans cette ombre, de diriger cette pauvre cervelle, si proche du détraquement total. Mais le salutaire dérivatif de la confession n'existait pas pour Bon-Dieu-des-Gaulx. Ce fervent détestait les curés ; la vue d'une soutane le mettait en fureur, et il leur réservait ses plus terribles imprécations.

— *Malheur, trois fois malheur*, clamait-il, *à ceux qui sont pareils à des sépulcres blanchis ! A ceux qui trafiquent*

*du saint nom du Seigneur ! Le fouet de Jésus est pour eux, comme lorsqu'il chassa les vendeurs du Temple ! Au jour du jugement, Dieu n'aura point de miséricorde pour les pharisiens qui ont vécu de son autel. Ils parlent de l'enfer pour épouvanter les enfants et les mères, et l'enfer les attend, ces oiseaux noirs...*

L'origine de ces colères, assurément inattendues, se trouvait dans un incident, ancien déjà et oublié sans doute par les intéressés eux-mêmes. Il y a une trentaine d'années, les exploits d'une audacieuse bande de malfaiteurs avaient terrifié le pays. Bon-Dieu-des-Gaulx, encore mal connu, fut considéré comme un des espions que ces bandits envoyaient étudier préalablement leurs expéditions. On disait qu'il ne parcourait les routes que pour mieux les renseigner et que son exaltation et ses discours étaient une frime, à moins que ce ne fût le remords de quelque grand crime qui les inspirât. Des bavards bien informés assuraient l'avoir vu, sur la Sambre, ramant sans bruit, dans une barque chargée lourd, avec plusieurs hommes masqués. Bref, Bon-Dieu-des-Gaulx était suspect, et, le dimanche à l'église, — il y était alors assidu — on s'éloignait de lui, comme si on eût craint de le toucher ou de mêler des prières aux siennes.

Or, sa place était aux premiers rangs, toujours la même. Il y tenait pour être venu là tout enfant, et aussi parce qu'il pouvait, de là, ne rien perdre des péripéties de la messe, voir l'autel brillant aux feux pâles des cierges, le soleil descendant par les verrières multicolores, et l'officiant dans les vêtements sacerdotaux, au milieu des fumées troublantes de l'encens.



Il fut donc douloureusement surpris lorsque, un dimanche, le curé, cédant au sentiment de réprobation générale qui écrasait, sans qu'il s'en doutât, Bon-Dieu-des-Gaulx, lui fit comprendre qu'il était peu convenable, pour un pauvre diable comme lui, de venir ainsi s'installer aux premiers rangs et d'écarter des paroissiens peut-être plus dignes. Et comme l'interpellé, de sa voix de sourd, essayait de protester, le curé impatienté, et aussi mal disposé vis-à-vis de ce vagabond qui déconsidérait la religion régulière par ses oraisons sur les routes, le curé le fit mettre à la porte.

Bon-Dieu-des-Gaulx en demeura stupéfait. Pendant de longs jours, il erra, comme un chien perdu, tout meurtri de la souffrance atroce qu'il avait éprouvée en voyant la messe commencer sans lui. Il restait étonné de ce qu'un pareil événement eût pu se produire et que rien ne fût changé dans l'impassible cours des choses. Après de longues réflexions, lentement, péniblement élaborées dans son âme de simple, il rompit tout à coup avec les pratiques du culte, glorifia Dieu dans la nature et sentit se développer en lui une vague rivalité vis-à-vis du prêtre. Puisqu'on l'avait chassé de l'église, la colline serait son église, avec le bleu du ciel pour voûte, les grondantes rumeurs de l'industrie pour orgues, les flammes des usines et les feux des étoiles pour cierges ; et lui-même officierait pour lui-même. Et vicaires, curés, religieux de toute sorte, il les enveloppa dans le même ressentiment et le même mépris.

## IV

Une après-midi d'été, pour une visite à cet original, je grimpai au sommet du coteau. La cabane était vide et l'endroit désert. Je m'attardai à contempler l'immense panorama.

Le ciel était d'un bleu intense et dur, comme une coupole de porcelaine d'une prodigieuse hauteur, et le soleil étincelait. Quelques nuages, très blancs et ronds ainsi que des gouttes de lait, attendaient le souffle du vent qui devait les faire rouler dans l'espace. Dans l'air vibrant, jusqu'aux lointains, les silhouettes diminuées, mais non obscurcies, s'apercevaient d'une manière précise. Et les regards se perdaient dans l'innombrable fouillis des murs et des toits, la vallée spacieuse semblait trop petite pour contenir toutes ces constructions entassées.

Chaos formidable de maisons, de fabriques et d'usines, où l'on ne reconnaît point les limites des villages qui se pénètrent et se confondent au point de ne faire plus qu'une seule cité colossale, colossale comme une capitale, une morne capitale sans édifices et sans souvenirs.

Çà et là de pauvres végétations étouffées : des rideaux d'arbres, de petites prairies, des peupliers solitaires, ou dans des jardins, des pommiers et des poiriers aux feuilles noircies par les poussières ; mais ces verdure sont éparses et rares en ce vaste décor. Les forêts qui jadis servirent de refuge aux Nerviens ont depuis longtemps disparu et les nymphes qui se jouaient dans les flots clairs de la Sambre,

sous les ombrages, les fées des sources et des fontaines, celles qui se cachent et vous appellent dans le mystère des ramures, ont dû fuir épouvantées devant le tumulte des hommes. Accourus en foule, réunis exceptionnellement nombreux sur ce coin de terre, ceux-ci, pour se bâtir des logis et assurer leur vie, ont hérissé le sol de murailles et de cheminées, ils ont creusé des puits et des galeries à la recherche des richesses souterraines.

Et la fraîche vallée d'autrefois a vu surgir des montagnes nouvelles, d'année en année plus hautes et plus tristes, faites des résidus de l'industrie. Ces terris noirs où l'herbe chétive pousse à peine, avaient, sous le haut ciel méridional, des lignes dures et revêches. Tout, d'ailleurs, dans la lumière crue de cette après-midi, se découpait trop nettement en arêtes heurtées en tous sens et j'avais l'impression de je ne sais quoi de rigide et d'hostile qui révélait le désaccord entre ce paysage de douleur et la grande joie bleue et or de l'été.

Un train passa en sifflant. Les rails parallèles brillaient au soleil et semblait osciller et se rapprocher vers l'horizon. Là-bas, le convoi paraissait presque immobile, la locomotive courbant au-dessus des wagons une blanche crinière de vapeur. La rumeur que son passage avait faite dans la vallée s'apaisa. On n'entendit plus que les heurts rythmiques des marteaux-pilons dans les usines...

La seule fantaisie du spectacle était les fumées. Elles montaient, droites dans le ciel, lentes à s'évanouir; il y en avait de légères et de gaies, toutes blanches, dressées comme des panaches près des noirs échafaudages des houillères; d'autres grises, épaisses, paraissaient sus-

pectes et délétères ; il y en avait aussi de toutes noires, chargées de suie, qui traînaient dans l'azur comme de l'encre épandue.

Dans cette infinie succession de bâtisses, j'eus quelque difficulté à m'orienter. Petit à petit, je réussis à situer exactement les villages aux noms familiers : Châtelet, Châtelain, Montigny, Couillet, Gilly, Marcinelle, Marchiennes. Vers la gauche, des rangées régulières de maisons plus hautes et plus blanches, la grande tache jaunâtre d'un monument carré, trapu, d'un style vaguement égyptien, indiquaient la Ville, une ville basse couchée aux bords de la Sambre, une ville haute avec des casernes, des écoles, le clocher rond d'une église, dominant comme un belvédère toute la région. Jusqu'au près de la ville, un énorme terri noir écrasant les maisons blotties à sa base et sur lequel dans cette grande clarté d'après-midi, on voyait se mouvoir d'imperceptibles points noirs : hommes ou chevaux.

En face de moi, Montigny s'échelonnait sur la rive opposée, avec sa petite église ancienne, aux pierres noircies, enfouie à demi au milieu de l'afflux des maisons, comme une couveuse parmi des poussins trop grands ; avec des petits jardins maraîchers fertiles en légumes, et soignés avec un zèle mercantile, descendant vers la rivière, sur laquelle un bateau flamand, long et mince, avançait lentement sous l'effort d'un cheval blanc, maigre et résigné. Et la Sambre, scintillante ainsi qu'une large lame d'épée, s'apercevait entre les prairies vertes et des champs de blé flave, jusque Charleroi. Parfois un toit d'ardoise, la vitre d'une fenêtre, mirant le soleil, éblouissait.

Au bas du coteau, deux églises annonçaient le village de Couillet, l'une mince et effilée ainsi qu'une péronnelle prétentieuse, l'autre vieillotte, petite, maternelle entourée d'un vieux cimetière où dorment les premiers habitants.

Mais les églises elles-mêmes et les maisons d'ouvriers et Couillet tout entier semblait n'être que les dépendances de l'Usine. On sentait que toute la vie de la commune venait de là, de ces établissements considérables qui exigeaient le labeur de tout un peuple. Et c'était un village dans le village que ces ateliers énormes, les longs halls sombres des laminoirs où court, en traits de feu, le fer brûlant, dompté et façonné par l'aveugle force des machines et l'adresse svelte des hommes; les bâtiments gris et maussades : école, hôpital, magasins et bureaux; la maison du gérant cachée dans les feuillages noirs d'un petit parc, et surtout les hauts fourneaux, les anciens, abandonnés, patinés et pittoresques comme une ruine féodale, prêts à s'écrouler, le dernier tout neuf et rose encore, avec son installation compliquée et fantastique, rappelant en dimensions géantes, les alambics et les cornues des anciens alchimistes; les hautes cheminées orgueilleuses couronnées de paratonnerres.

L'accablante chaleur qui tombait du ciel bleu semblait avoir ralenti l'ardeur industrielle. Pour tous ceux qui peinaient là-bas, près des fournaises, la gaieté de la lumière d'été n'était qu'une gêne et une souffrance de plus. Je ne fus pas médiocrement étonné d'entendre tout à coup traduire mon sentiment par la voix tonitruante de Bon-Dieu-des-Gaulx, qui rentrait à son ermitage :

— *O soleil, disait-il, tu es beau, tu es purifiant, tu es*

*fécond. Tu es comme toutes choses l'ouvrage du Créateur, Tu brûleras quelque jour les méchants et les hérétiques, mais épargne maintenant les pauvres qui vont nu-tête sur les routes poudreuses et sans ombre; les malheureux qui, sans les avoir mérités, subissent déjà les tourments de l'enfer, dans l'air enflammé des usines...*

Il poursuivit en divaguant, puis s'assit près de sa hutte et se tut.

Ses lèvres pourtant continuèrent à s'agiter en petits frémissements convulsifs, comme les battements d'ailes d'un oiseau qui veut s'envoler et ses yeux rouges regardaient fixement un point de l'espace. J'eus beau l'appeler avec le plus de douceur et d'affabilité possible, il ne leva pas même les regards sur moi et je dus le quitter sans en avoir obtenu la moindre réponse.

## V

*— Malheur au riche qui amasse l'or dans sa bourse mais qui ne songe point à amasser la bonté et l'amour dans son cœur! Malheur à qui méprise les pauvres et qui vénère la richesse! Quand l'heure fatale viendra, que fera-t-il sur terre et comment, sans un cortège de bénédictions osera-t-il se présenter devant le Seigneur? C'est alors que les premiers seront les derniers, ainsi qu'il est promis dans les saints Evangiles...*

A tue-tête, avec des regards d'halluciné, brandissant son parapluie vert, le vieux hurlait son sermon.

— Tiens! Bon-Dieu-des-Gaulx, fit mon compagnon.

— Vous le connaissez? demandai-je.

— Certes oui. Qui ne le connaît pas?

— Mais savez-vous autre chose de lui que cet hétéroclite sobriquet?

— Eh oui! Je peux vous dire son nom, me répondit mon ami avec une lenteur souriante, pour exciter ma curiosité et donner à ses renseignements toute leur valeur. Je vous dirai son nom que peut-être lui-même ne sait plus. Ce bon toqué s'appelle Joseph Brasseur. Il est né à Couillet, il y a cinquante ou soixante ans, alors que commençait à naître en ce pays l'industrie et que ce village n'était composé que de quelques maisons, avec des grands bois tout autour. Cela vous intéresse?

— Mais oui, oui, continuez. Comment se fait-il?

— Que je sais cela? Ah! c'est toute une histoire et son discours d'aujourd'hui m'y fait penser. Vous l'avez entendu gronder contre les mauvais riches et vous savez aussi l'irritation que lui cause la présence d'un prêtre? Vous pouvez vous imaginer alors l'admirable cataracte d'imprécations qui retentit un jour que la voiture de M. Guillemot, le gérant d'Assouvaine, amenant le curé au dîner donné au château en l'honneur de la première communion de l'un de ses enfants, faillit renverser Bon-Dieu-des-Gaulx cheminant paisiblement, perdu dans ses rêves d'illuminé.

Le vieux maniaque suivit l'équipage jusqu'aux portes du château, et là, près de la grille, de sa formidable voix, il s'indigna longuement. Les éclats de sa fruste éloquence troublèrent les invités, ameutèrent les ouvriers et les femmes du village, et comme le gérant d'Assouvaine était peu aimé, les rires de la foule et ses bravos soulignèrent

cruellement les imprécations vengeresses. Ce fut un horrible scandale. Le curé, blême de rage, regretta l'Inquisition. M<sup>me</sup> Guillemot eut une attaque de nerfs et les petits communians furent tout bouleversés.

— Et Bon-Dieu-des-Gaulx ?

— Après avoir bien crié, et presque battu les domestiques envoyés pour lui imposer silence, il s'en fut, calmé, l'âme soulagée, et oublia sans doute, quelques jours après, ces vociférations mémorables. Mais M<sup>me</sup> Guillemot et le curé n'eurent pas le pardon aussi facile. Les autorités furent sollicitées, harcelées de démarches multiples contre le pauvre diable. On lui suscita mille difficultés ; il lui fut enjoint de déguerpir du terrain communal ; on chercha à le poursuivre ou à le faire enfermer comme aliéné. Seulement, il était connu depuis trop longtemps comme inoffensif et l'acharnement déployé contre lui lui créa des partisans : on rappela qu'il avait sauvé un enfant en train de se noyer, qu'une autre fois il avait montré un rare courage dans un incendie. Des deux côtés, on y mit de la passion. Le cas de Bon-Dieu-des-Gaulx devint presque une question politique.

— Politique !! ?

— Oui, les cléricaux réclamaient son internement ; les libéraux s'y opposaient. Extraordinaire, mais authentique ! Bref, les catholiques eussent fini, je crois, par l'emporter, si tout ce tapage n'avait eu pour effet d'apprendre ce qui se passait à une vieille dame de Gosselies, M<sup>me</sup> Beaumont, très dévote et très influente qui avait en affection le vagabond prédicateur...

— Comment ?



— Elle l'avait connu enfant, domestique chez les Beaumont. Et entre nous, cette respectable dame, presque aussi détraquée que son protégé, mais de manies moins bruyantes et plus décentes, est pour beaucoup dans le déséquilibre du vieux Joseph. C'est elle, assure-t-on, qui encombra cette tête faible de lectures pieuses, le catéchisa, exalta sa ferveur et transforma le jeune homme timide et maladif qu'il était en cette espèce de possédé que vous connaissez.

— Et que fit M<sup>me</sup> Beaumont?

— Elle fit venir Bon-Dieu-des-Gaulx qui écouta ses remontrances avec un étonnement naïf, sans bien comprendre quel mal il avait pu commettre et qui consentit à faire des excuses à M<sup>me</sup> Guillemot et à son curé. Ceux-ci, sentant qu'ils ne seraient pas les plus forts — car la vieille M<sup>me</sup> Beaumont est considérée comme une relique vénérable dans le parti catholique, consentirent à se montrer magnanimes et à pardonner au vieil original... L'histoire est ancienne déjà et oubliée sans doute; il a fallu notre rencontre de tantôt et votre curiosité pour me la remettre en mémoire...

## VI

Au crépuscule... Le soir prompt à venir m'avait surpris au retour d'une longue promenade dans les bois d'Acoz et de Loverval. J'hésitais sur la route à suivre lorsque, tout à coup, j'aperçus la vallée. Je n'étais pas loin de l'ermitage de Bon-Dieu-des-Gaulx.

Vers la gauche, là bas, le soleil venait de disparaître et c'étaient dans le ciel de prestigieuses fêtes de couleur, comme on en voit dans les tableaux vénitiens. Il y avait des nuées irisées, aux chatoiements de nacre, avec des nuances d'ambre et d'orange, d'indéfinissable vert et d'azur mourant, savoureuses délicieusement. De l'autre côté venait la Nuit. La nuit royale, enveloppant toutes choses de mystère et de splendeur, à la robe de cendre constellée d'escarboucles. Un bleu sombre, intense, extraordinairement doux, dans lequel de molles rondeurs plus claires, paresseuses, indiquaient des nuages. Et l'obscurité descendue dans la vallée semblait l'avoir tapissée de velours, un velours aux noirs profonds, moelleux et splendides sur lequel fluait, comme une gaze, le léger brouillard blanc qui montait de la Sambre. C'était infiniment majestueux et charmeur et les regards flottaient, s'enfonçaient dans ces ombres grandissantes avec ravissement et volupté. Le décor, par un tel soir, parlait de faste et de grandeur, évoquant des idées d'opulence, et toute la beauté de cette terre où l'effort humain atteignant un tel paroxysme, s'affirmait avec une autorité superbe.

La nuit se fit, plus complète encore. Les taches blanches et grises s'effacèrent dans les ténèbres. Et dans ce noir suave et merveilleux, des milliers de lumières allumèrent leurs flammes diverses, comme si un bijoutier paradoxal eût disposé un trésor de gemmes en un étalage géant. La vallée était dessinée par la ligne brillante du chemin de fer, tandis que la Sambre coulait silencieusement dans l'ombre, révélée parfois par la traînée, vacillante sur ses flots, d'une clarté du rivage. Des processions d'étoiles

jaunes allaient à gauche vers la ville, à droite vers Châte-lineau, et semblaient, au bas de la colline, à la station de Couillet, se multiplier, se débânder dans le désordre d'une halte. Dans ces théories surgissaient des signaux verts et rouges, les uns réunis et symétriques comme les girandoles d'une fête commençante, les autres accouplés ou isolés, tels des yeux de monstres tapis, au guet, fixes et impitoyables et vers lesquels les convois fascinés, glissant sur les rails ainsi que des chenilles lumineuses, allaient irrésistiblement avec des sifflements désespérés et plaintifs.

Ils semblaient attirés surtout par la Ville vers laquelle ils se précipitaient avec des vélocités surprenantes, la ville qui les attendait là-bas, au delà d'espaces d'ombre épaisse et douce, avec l'illumination épanouie de sa gare, les rangées méthodiques de jaunes réverbères le long des boulevards.

Entre Montigny et Charleroi, et vers la droite, du côté de Châtelet, quelques fanaux électriques indiquaient des charbonnages, étoiles d'un bleu violet très scintillantes, posées dans les cours et sur les terris, elles découpaient dans le noir, des zones nettement tranchées de lumière de féerie.

Dans ces éclairages contradictoires, le caprice des fumées était charmant. Les blanches couraient comme de folles jeunes filles, en se jouant, autour des cheminées sévères : et balancées, dispersées, évanouies, elles finissaient par disparaître avec d'adorables pirouettes dans la nuit sereine.

Et très loin, très loin, de tous côtés, des éclairs brusques, des réverbérations qui empourpraient les nuages, disaient le labeur persistant de l'industrie ; qu'à des lieues, dans la vallée, se continuait le combat formidable, contre la matière rebelle, de l'homme maître du feu.

Devant moi, des fenêtres éclairées, des maisons grimant le coteau et groupées autour de l'église; dans cette nuit, les arêtes des toits et des murs, formant des angles bizarres éclaboussés parfois d'un rayon d'or vacillant, Montigny prenait des aspects mystérieux de petite ville moyen-âgeuse, attendant le signal du veilleur pour éteindre les chandelles et couvrir les feux. Au bas de la colline, quelques maisons de Couillet s'apercevaient vaguement, en masses trapues plus sombres. On distinguait même l'enseigne d'un café et par la porte entr'ouverte, la clarté d'une lampe ruisselant sur le pavé.

Mais l'Usine surtout affirmait sa souveraineté; plus encore que dans le jour, elle était l'installation essentielle de l'humanité dans ce lieu. Au milieu des petites maisons de ses ouvriers, diminuées, perdues dans l'ombre, elle apparaissait comme une géante au milieu de pygmées. Entourées de fumées et de flammes, ses constructions surgissaient dans un flamboiement d'apothéose...

D'abord, les petites cheminées des fours à coke, alignées sur un rang et surmontées d'une petite houppe de feux roses, élégants, animés, qui faisaient penser aux âmes incluses dans le charbon depuis des siècles et soudain libérées. Vers la gauche, de longues rangées de fenêtres éclairées disaient les bureaux immenses, la série de scribes couchés sur des pupitres, les plumes enregistrant l'effort de cette ruche affairée. Plus loin, perpendiculairement à ces tristes et monotones architectures de prison, s'étendaient les grands hangars des laminoirs, hérissés de cheminées minces et rapprochées, assemblées comme des mâtures; sous leurs toits noirs, des volants tournaient, des transmis-

sions ronflaient, des cylindres laminaient le fer incandescent en longues lanières flexibles et méchantes comme des serpents, des marteaux écrasaient le métal, révolté en longues fusées d'étincelles. Et dans des gerbes d'or, devant l'ouverture rouge des fours, on apercevait, en des attitudes héroïques, les ouvriers bravant le péril avec simplicité. A certaines minutes, un éclair subit rendait perceptibles les moindres détails de l'étonnante géhenne et on se souvenait d'une machine mâchant des poutres d'acier, d'un torse nu en sueur, de puddleur, beau comme un lutteur antique, d'un gamin se lavant les mains dans un baquet, entrevus avec netteté dans cette brusque lueur.

Au milieu des établissements, le haut-fourneau neuf flambait magnifiquement. Sa complication monstrueuse semblait disposée pour quelque alchimie colossale. Par bouffées, des gaz s'incendiaient, bleuâtres, jaunes, pourpres, au milieu des vapeurs turbulentes.

Le plus fruste eût senti, je pense, en cet instant, la signification symbolique de cet appareil. Son ampleur avait quelque chose de tragique et de solennel. Elle faisait songer à quelque cérémonie liturgique, aux cultes barbares du passé, à ces cassolettes immenses que les peuples de l'Inde allument aux portes des villes pour écarter la peste et se rendre les dieux propices, ou encore aux colosses de bronze où l'antiquité sémitique faisait rôtir ses victimes. Elles me parurent incontestablement éloquentes, ces flammes convulsées, tordues, qui s'évadaient dans la nuit, proférant en images clairement intelligibles, les misères, les souffrances de l'humanité d'à présent courbée, comme jadis, sous l'ordre cruel d'implacables divinités.

Ce fut la dernière fois que je vis Bon-Dieu-des-Gaulx. Sans rien dire, il était arrivé près de sa chaumière et s'était agenouillé dans la mousse. Pendant une demi-heure, nos méditations silencieuses se comprirent confusément. Quand il se releva, je vis des larmes dans ses yeux et en cet instant, le vieil apôtre ne ressemblait plus au personnage ridicule qui était la risée des écoliers. Dans cette obscurité, sa stature avait quelque chose de grave et d'auguste qui s'harmonisait à merveille avec la sérénité majestueuse du décor. Toujours sans parler, il étendit les mains sur moi, comme pour une bénédiction, et je ne songeai pas à sourire.

## VII

Voici ce que j'en ai pu savoir, encore, grâce aux indications que m'avait données mon ami :

Le père de Bon-Dieu-des-Gaulx, bûcheron aux temps anciens des grands bois et des hautes futaies, s'était engagé comme ouvrier métallurgiste lorsque l'usine fut établie dans le village. Aussi longtemps qu'il avait vécu dans l'air libre de la forêt, sa conduite avait été régulière et digne ; et bien que les ressources de son ménage fussent modiques, il connut, avec les siens, des jours placides et heureux. Mais lorsqu'il entra dans les fournaies, l'épuisant labeur le conduisit au cabaret ; des camaraderies faciles l'y retinrent et ce fut alors que malgré des salaires plus élevés, le ménage devint réellement pauvre.

Aux doléances de sa femme, l'ivrogne répondit par des

coups dont il avait honte et dont il demandait pardon dans ses intervalles lucides. Le petit Joseph, celui qui devait devenir Bon-Dieu-des-Gaulx, naquit d'une de ces réconciliations. Il grandit péniblement, chétif et peureux, au milieu des tempêtes domestiques. Son frère aîné, beaucoup plus âgé que lui, accompagnait le père à l'atelier, et aussi dans les kermesses et les bouges. Un jour, après une querelle effroyable, il quitta la maison paternelle et disparut.

Pour ce père et ce frère, pris toute la journée par leur travail et ne rentrant qu'à la nuit, noirs comme des nègres, brutaux et violents, puant la sueur, la limaille et le genièvre, l'enfant n'éprouva d'autre sentiment qu'une confuse terreur. Lorsqu'ils approchaient, il devenait silencieux et courait se blottir dans les jupons de sa mère. De sa première enfance, Bon-Dieu-des-Gaulx ne garda que le pénible souvenir de certaines scènes affreuses : dans le désordre des meubles bouleversés, son père en fureur, hurlant des menaces et des injures, frappant et jetant sur le plancher la femme suppliante, et le souvenir aussi des caresses passionnées que sa mère en larmes lui prodiguait au sortir de ces heures tragiques. Elle avait de longues mains blêmes, veinées de bleu, si douces ! Elle les joignait avec ferveur dans la paix des églises et y entraînait le petit Joseph. Elle obtint qu'il irait à l'école des Frères, qu'il fréquenterait le catéchisme. Elle lui fit faire sa première communion comme un acte d'une solennité décisive. Mais, en dépit de tous les soins, le petit restait d'esprit faible. Il avait appris à lire avec la plus grande peine. Sachant difficilement assembler des idées, il était lent à répondre

aux questions et restait souvent étonné, bouche béante. On le jugea stupide. Cependant, l'innocent avait l'imagination fraîche et vive ; les mystères chrétiens, la pompe liturgique, l'admirable poème qu'est la vie du Christ l'avaient profondément ému et fait éclore en lui des rêves sublimes de dévouements et de sacrifices. Mais comme il était peu communicatif, on ne sut rien de ses ambitions héroïques ; seule, sa mère peut-être soupçonna, quand elle lui posait ses longues mains pâles sur le front, que derrière ce front il y avait autre chose que la nuit des idiots.

La première communion faite, le père voulut envoyer Joseph à l'atelier ; mais la mère, effrayée, redoutant cette usine qui lui avait pris son mari et son fils aîné, préféra l'engager comme aide-jardinier chez les Beaumont. M<sup>me</sup> Beaumont s'intéressa à cet adolescent taciturne et pieux et contribua, dans une large mesure, à développer ses ardeurs mystiques. Deux événements vinrent alors décider du destin de Bon-Dieu-des-Gaulx ; la mort de sa mère, deuil qui rompit, en quelque sorte, les liens qui le rattachaient à la vie ordinaire, et ensuite la lecture d'une dramatique histoire de martyr supplicié par des populations d'outre-mer auxquelles il était allé prêcher l'Évangile. Le jeune homme se décida : il serait missionnaire ; il irait répandre la bonne parole parmi les hommes pauvres. Pas besoin n'était d'aller au loin.

Et il prononça trois vœux. Il fit vœu de chasteté, l'Église lui ayant enseigné le mépris de la chair et la crainte de la femme ; il fit vœu de pauvreté et s'en alla les mains vides, car il avait été dit : « Ne vous inquiétez point pour votre vie, de quoi vous vous nourrirez, ni pour votre corps, de



quoi vous vous habillerez. Considérez les corbeaux, ils ne sèment ni ne moissonnent, ils n'ont ni cellier ni grenier et Dieu les nourrit ! Combien vous valez plus que ces oiseaux ! » Il fit vœu d'amour, et jura d'aimer toute la création du Seigneur de toutes les forces de son cœur, et il se sentit gonflé d'une fraternelle sympathie pour les hommes et pour les bêtes ; — et ces trois vœux lui firent, pendant le demi-siècle qu'il vécut encore, l'existence douce et libre, joyeuse de cette allégresse spirituelle qu'avaient connue les solitaires de la Thébaïde et ceux qui suivirent saint François.

(Toute cette évolution ne se fit point dans ce cerveau déséquilibré, avec la précision consciente que mon récit pourrait faire supposer. J'expose ici, en raccourci, des années de songeries vagues, d'espoirs indistincts, de projets mal formulés qui traversèrent cet esprit débile. Pour nous rendre compte d'un tel processus psychologique, nous n'avons que la ressource de procéder par inductions et de supposer avec le plus de vraisemblance possible ce qui dut se passer.)

Il vécut, dérisoirement, d'aumônes qu'il ne sollicitait point. Les jeûnes ne firent qu'augmenter son exaltation. Il eut des hallucinations qui lui parurent confirmer la volonté divine, quant à sa mission. Dans les premiers temps, il dut souffrir. Il voyait les femmes sourire en l'appelant imbécile, les hommes le mépriser comme un être inutile et paresseux, et la foule se détournait de ses prédications. Pour se reconforter, il murmurait : « *Ne craignez point le jugement des hommes lorsque votre conscience vous rend témoignage de votre piété et de votre*

*innocence. Saint Paul a fait avec soin tout ce qu'il était en lui de pouvoir faire pour l'édification et le salut des autres, et il n'a pu empêcher qu'ils ne l'aient condamné ou méprisé quelquefois. C'est pourquoi il a remis tout à Dieu à qui tout est connu, et il ne s'est défendu que par la patience et l'humilité, contre les langues injustes et les jugements vains et faux de ceux qui parlaient au gré de leurs caprices... »*

## VIII

Depuis plusieurs jours, le vieux avait cessé ses pérégrinations habituelles. Il se sentait très las et très faible, plus las et plus faible chaque jour. Une femme qui passait devant sa hutte, tous les midis, pour aller porter aux ouvriers de l'usine un peu de soupe chaude et des tartines, était attentive à ce qu'il ne manquât de rien.

Aussi longtemps qu'il put se tenir debout, Bon-Dieu-des-Gaulx s'occupa à regarder le paysage en priant. L'on était au commencement de l'automne. Là-bas, du côté du plateau, les bois avaient une opulence seigneuriale. Certains feuillages étaient tout jaunes, comme s'ils eussent gardé les soleils de l'été. D'autres rouges, chantaient, sur les verdure infiniment variées, verts sombres et verts clairs, l'éclatante fanfare par laquelle les beaux jours célèbrent leurs adieux. Les futaies paraissent plus hautes et pleines de mystère. Aux bords des carrières béantes, les petits buissons arrachés étaient devenus roux et pareils à des bouquets. L'eau des mares mirait, avec les cieux gris

traversés de lumière pâle, tout ce faste de chaudes nuances et de tristesse vague.

Des travaux agricoles avaient peuplé les champs d'une animation inaccoutumée. Là, c'étaient deux chevaux robustes traînant la charrue dans la terre fumante et brune; plus loin, des hommes et des femmes, vigoureuses silhouettes de glèbe, récoltaient les pommes de terre, et des enfants jouaient autour de grands feux de fanes. Leurs attitudes étaient jolies, ainsi profilées sur ces foyers, où par instants l'on voyait briller la flamme vorace, et d'où montait, lentement, en tourbillons une épaisse fumée grise...

De l'autre côté, vers la vallée, l'autre aspect du pays, chantait également, à sa manière, le même poème de mélancolie magnifique. Le paysage n'avait plus cette immensité accablante et complexe, ces couleurs crues, ces lignes raides que nous y marquâmes précédemment, par un jour de soleil; tout s'était fondu, harmonisé, purifié dans la buée automnale. Les verts des feuillages semblaient plus savoureux et les tuiles des toits plus rouges; les lourds terris paraissaient des accidents de terrain, et les cheminées des fabriques, les échafaudages des houillères, les clochers des églises avaient, dans les lointains, des svelteness délicieuses de vigies apparues dans le brouillard. La Sambre, pleine jusqu'aux bords, coulait des ondes jaunes et paresseuses. Un bateau cheminait sous sa voile gonflée, d'autres, accostés aux berges, attendaient le chargement. Des trains passaient sur la voie ferrée, emportant les multiples agitations humaines vers des destinations inconnues et les appels plaintifs des locomo-

tives semblaient signifier vers quelles inévitables tristesses. Depuis Châtelet jusqu'à la Ville, l'activité industrielle ne faisait de trêve; sa sourde rumeur rythmique, comme une respiration géante, montait jusqu'au coteau, mais dans cette douceur d'automne, elle n'évoquait plus l'idée d'un labeur forcené de géhenne, mais plutôt celle du travail normal, nécessaire et fécond. L'Usine n'avait plus sa beauté grandiose de monstre dévorateur; c'était simplement une vaste niche laborieuse. Mais pour être adoucie, l'impression restait dolente. Les fumées la commentaient avec une exacte éloquence. Noires, rousses ou blanches, la fantaisie de leurs mouvements avait une grâce attristée, pleine de charmes et de rêve.

— *Je vous salue, Marie*, murmura le vieux prophète. La forme sacramentelle de l'Ave Maria lui servait à saluer en même temps la contrée qu'il aimait et à laquelle il disait adieu, et la mort qu'il sentait approcher et qu'il attendait avec le calme du Juste.

— *Et pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensé...*

Il y avait longtemps que Bon-Dieu-des-Gaulx avait oublié les sarcasmes et les mauvais traitements des hommes; mais il pardonna à son père les mains pâles et suppliantes de sa mère; il pardonna aux mauvais prêtres et aux riches. Il essaya de se rappeler sa vie; aperçut fugitivement des détails de son enfance; s'interrogea encore: sa conscience avait toujours été pure et ses intentions droites, la fin pouvait venir...

Et tandis que les forces se retiraient de plus en plus de son corps misérable, son cerveau eut un éblouissant

mirage. Il vit Jésus sur la Croix, mourant pour le salut des hommes, et des paumes transpercées, du flanc déchiré, des pieds broyés, le sang divin coulait en jets vermeils. Et Bon-Dieu-des-Gaulx sentit s'ouvrir en lui de pareilles plaies; son sang jaillissait vers celui du Sauveur; ils se mêlaient, ils l'enlaçaient de rouges chaînes...

---



# TABLE

---

	Pages
I. — <i>La Maison du crime</i> . . . . .	7
II. — <i>Un Paladin moderne</i> . . . . .	21
III. — <i>Justice de Paix rurale</i> . . . . .	31
IV. — <i>Tirage au sort</i> . . . . .	41
V. — <i>Un Vieux</i> . . . . .	53
VI. — <i>Bon-Dieu-des-Gaulx</i> . . . . .	71

---







MUSÉE DE LA LITTÉRATURE

